

## Présélection 2027 du Prix Versele

### Argumentaires

#### 1 chouette



**1. Axel est un chien**, Per Nilsson - Lisen Abdåge - Traduction : Catherine Renaud (suédois) – Cambourakis, 15 €

Le duo suédois formé par Per Nilsson et Lisen Abdåge, a conçu un album réjouissant.

Contrairement à ce qu'annonce le titre, Axel n'est pas un chien. Toutefois, le temps du jeu, il assume pleinement sa vie de chien.

Grâce à la bienveillance de sa famille et de son entourage, Axel se sent compris et heureux.

À la crèche, le personnel entre dans le jeu aussi. Un chien qui aime les enfants, voilà la condition pour jouer avec eux.

Bientôt, toute une meute de chiens s'installe dans les lieux !

Le jeu symbolique, très fréquent chez les jeunes enfants, est ici, traduit avec beaucoup de justesse.

L'auteur et l'illustratrice invitent les adultes à laisser du temps et de la place pour le jeu imaginaire.

Un récit minimal, illustré sobrement.

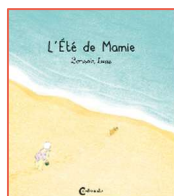
Des adultes aux physiques variés, déjouant probablement des stéréotypes. On identifie une société nordique plutôt favorisée, à l'écoute de l'enfant.

\* Nilsson, 1954, est un des principaux auteurs de littérature jeunesse, en Suède. Il a produit une trentaine de livres. Plusieurs fois primé.

\* Lisen Abdåge, 1982, autrice et illustratrice suédoise, est la sœur d'Emma Abdåge. Elle a fait ses études universitaires dans une école de BD.

« Style coloré, dessin léger au stylo est très personnel et se reconnaît immédiatement. »

Aldina Ferreira



**2. L'Été de mamie**, Bonsoir Lune – Traduction : Clémentine Picq (coréen) – Cambourakis, 16,80 €

Il fait très chaud dans la maison de Mamie et son ventilateur, seule source de fraîcheur, est tombé en panne.

Sa fille et son petit-fils lui rendent visite, celui-ci lui raconte sa belle journée à la mer, et en partant il lui donne un coquillage, un peu magique. Quand elle sera seule, elle pourra entendre la mer, le bruit des mouettes, les crabes qui se promènent et voir le château de sable, le magasin de souvenirs sur la plage et il ajoute « si tu as trop chaud écoute-le et tu verras, ça te rafraîchira ».

La chaleur est intense pas un souffle d'air, et la Mamie grâce à son coquillage se prend à rêver à une escapade au bord de l'eau avec Joy la chienne sa fidèle compagne. Vite, elle prépare ses affaires de plage, découpe un morceau de pastèque et les voilà prêtes à se faufiler dans le coquillage pour retrouver l'air frais de la mer. Dans la boutique à souvenirs Mamie achète un bouton spécial « air marin » qu'elle installera sur le ventilateur cassé dès son retour à la maison. La magie va-t-elle opérer ?

Les illustrations sont réalisées aux crayons de couleurs, elles sont douces et apaisantes. La mise en page est soignée. L'alternance entre les cases et les grandes doubles pages illustrées, associées au jeu sur les échelles crée un rythme au récit.

Les détails de différentes illustrations sont originaux et amusants, le crabe qui sort de sa coquille et qui danse poursuivi par le chien qui voulant l'attraper se coince la gueule ; dans la boutique à souvenirs un arbre garni de poissons et de crabes pendus en compagnie d'un poulpe qui joue de la guitare.

Le texte truffé d'onomatopées et les dialogues courts, conviennent aux lecteurs plus jeunes. La lecture à voix haute est un régal.

Un album charmant, espiègle et tendre à la fois qui nous prouve qu'il n'y a pas d'âge pour rêver et garder son âme d'enfant.

« Bonsoir Lune » est une autrice coréenne elle a étudié le design, puis effectué des études d'illustrations. En Corée elle a déjà publié une dizaine d'albums jeunesse. Celui-ci est le deuxième traduit en français. Elle a reçu récemment le prix « Korean Publishing Culture ». La Piscine Pastèque était son premier album traduit et se trouvait dans la présélection du Prix Versele de l'année passée.

Cathy Seron



**3. 1,2,3... Sommeil !, Bernadette Gervais \* - Editions Des Grandes Personnes, 16,50 €**

Ah qu'il est bon de partir dans les bras de Morphée, tout en comptant jusqu'à 3. Rien n'est innocent dans le travail de l'illustratrice belge, Bernadette Gervais, qui nous offre avec ce rituel du coucher un moment où la nature et les objets prennent du sens. Tout cela est capté avec poésie et douceur et nous accompagne dans une jolie ritournelle en 20 tableaux, telle une berceuse où les mots palissent avec leur répétition en laissant doucement la place à la nuit et au sommeil. Tout cela est structuré : à gauche, dans le quart inférieur, cinq petites lignes textuelles (dont la troisième se répète deux fois) ; à droite, en réponse figurative, une pleine page d'illustration. Tout commence avec un soleil rougeoyant qui disparaît derrière des collines, dans un ciel qui

s'obscurcit, avec le vol d'oiseaux-ombres, l'apparition d'une lune qui s'impose et qui va veiller sur une nature silencieuse. Mais Bernadette Gervais ne se contente pas que de scènes extérieures, elle poursuit avec des scènes d'intérieur : la lumière qu'on allume et qui attire les papillons nocturnes, les aiguilles d'une horloge dessinant l'heure de la fin du jour, des jouets à ranger dans un coffre peint, un pyjama douillet à carreaux et des pantoufles qu'on enfle, les dents à laver consciencieusement, la douceur du doudou et de la couette qu'on retrouve avec plaisir, les histoires racontées, les bisous tout tendres reçus avant de compter les étoiles et ainsi rejoindre le monde des rêves, bercé par l'astre sélène...

Que dire de la technique de Bernadette Gervais qui excelle dans sa technique privilégiée, celle du pochoir, ici dans les tons rosés, orangés et bleutés qui installent un rythme apaisant. Un album pensé et posé avec justesse.

Avec les Editions Les Grandes Personnes, il est impossible d'être déçu car son editrice, Brigitte Morel, apporte le plus grand soin à éditer des livres qui savent nous émouvoir !

Luc Battieuw (in Lu et partagé)



**4. La balade d'Oscar, Anouck Constant & Charlotte Bresler - éditions MeMo, 18 €**

Un très bel album réalisé à quatre mains par un jeune duo d'artistes douées. Anouck Constant et Charlotte Bresler entraînent leur lecteur dans une véritable promenade picturale époustouflante. Le jeu des couleurs rappelle les recherches des meilleurs expressionnistes allemands du début du XX<sup>ème</sup> siècle, une véritable sublimation des tons dans des doubles-pages qui font rêver. Certaines dispositions du texte et de l'image donnent le tournis et laissent le lecteur éberlué par tant d'intelligence graphique. Pourtant, l'histoire n'est jamais que celle d'un chien à première vue pataud et banal, un parmi tant d'autres, jusqu'au moment où ses goûts semblent le transformer. Apprécier les œufs à la coque, c'est sans doute rare pour un tel animal, aimer les

grandes histoires d'amour devient plus complexe, être friand de peinture romantique dépasse les limites du raisonnable. Dès lors, tout devient possible et la promenade se transforme en ode à la beauté. Il ne reste plus qu'à suivre, pas à pas, la splendeur de la nature qui éclaire le quotidien de ce jeune animal domestique au pelage d'un rouge éclatant. Un voyage à proposer dès le plus jeune âge.

Monique Malfait Dohet (in Lu et partagé)



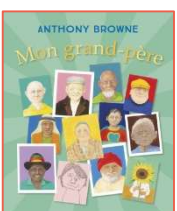
**5. La classe de Monsieur Brun écrit le 1, Yanan Wu - Longsha Liu – Traduction : Chun-Liang Yeh - HongFei Cultures Vent d'Asie, 14,90 €**

Aujourd'hui, Monsieur Brun va apprendre à sa classe le chiffre 1. Chacun fait comme il peut et ce qu'il est : Petit Crabe qui marche de côté trace un 1 couché, Petite fourmi forme un 1 tout rikiki, l'impatient Poussin trace un 1 biscornu, Moineau, qui en a beaucoup dans sa cervelle, apporte une brindille en guise de 1... Chaque animal trace le chiffre à sa façon, devant l'admiration et le soutien de Monsieur Brun, l'instituteur bienveillant.

Cet album très doux met en scène des animaux anthropomorphisés aux formes simples, telle une ode à la diversité et à l'inclusivité. Le mélange de techniques (dessin, fusain, peinture) sert les illustrations chaleureuses, à hauteur d'enfant. L'autrice Wu Yanan, qui a travaillé dans le secteur de la petite enfance, développe ici l'un de ses thèmes favoris, la singularité des enfants et le soutien des adultes. Un album pour commencer à écrire les chiffres, librement et sans complexe mais également pour sensibiliser les enfants (et les adultes) à la différence. Derrière l'apparente simplicité du texte, l'album porte un message de tolérance, exprimant en filigrane que le « un » est finalement bien multiple.

Traduit du chinois, l'album a obtenu le prix Feng Zikai du meilleur album en 2023 (Hong Kong). Il est publié par HonFei Cultures, maison d'édition créée en France en 2007 (signifie « grand oiseau en vol ») qui se spécialise dans les thèmes du voyage et de l'altérité.

Alexia Psarolis



**6. Mon grand-père, Anthony Browne – Traduction : Rose-Marie Vassallo (anglais) – Kaléidoscope, 13,50 €**

L'album propose au lecteur d'explorer différentes figures de grands-pères, non pas comme des modèles figés mais comme des êtres singuliers à interpréter, ce qui correspond à une lecture active où l'enfant construit progressivement sa propre compréhension du monde social et affectif. Ainsi c'est une représentation graphique des témoignages d'enfants qui parlent de leurs grands-parents qui donne lieu à des représentations amplifiées amenant humour et proximité avec les grands-pères représentés.

L'une des forces d'Anthony Browne est sa capacité à faire dialoguer texte et image.

Ainsi les illustrations détaillées donnent vie à chaque portrait (par exemple, vêtements, accessoires, gestes), créant un univers visuel à lire autant que le texte. L'album fait de la diversité des grands-pères un vecteur de reconnaissance de l'altérité, mettant en lumière que l'amour familial et la transmission sont des expériences humaines universelles.

Enfin, des clins d'œil à des œuvres d'arts parsèment cet album léger tourné vers la diversité des relations et profils de grands-pères.

Marie-Sixtine Denis



**7. Avez-vous déjà entendu un cheval chanter ?, Pauline Barzilai - la Partie, 18,90 €**

Rien qu'au regard malicieux du cheval rouge de la couverture, on sent qu'on va bien s'amuser ! Pauline Barzilai, déjà remarquée avec *Maddi dans la grotte* (Memo, 2022, présélection du Versele 2025) pour son univers onirique et coloré, nous convie ici à une représentation de cirque, les premières et (presque) dernières pages représentant le chapiteau et, peut-être - mais c'est mon interprétation - les visages colorés des spectateurs. Le narrateur endosse le rôle de Monsieur Loyal et, s'adressant directement au spectateur-lecteur, présente tour à tour les différents artistes. S'ensuit une série de numéros aussi sonores qu'absurdes. On pense à la poésie de Maurice Carême « Avez-vous vu », à la comptine enfantine « Jamais on n'a vu vu vu, jamais on ne verra ra ra... » et au livre du Dr Seuss *Mister Brown can moo, can you ?* (non traduit en français, et pour cause,

et dont je vous invite à regarder/écouter la version rap <https://www.youtube.com/watch?v=3qOif1tEDZ0>) qui a beaucoup inspiré l'autrice.

Mais Pauline Barzilai va encore plus loin, car les affirmations initiales, aussi absurdes soient-elles, sont suivies d'explications très rationnelles, octroyant du même coup à la proposition de départ une certaine légitimité. Sur un ton sérieux, notre Monsieur Loyal, nous affirme et répète que tout ce qu'il dit est vrai. Cette impression est renforcée par la structure des phrases qui, tout en incluant une partie qui se répète à chaque page comme une ritournelle, sont toutes légèrement différentes, comme le ferait un orateur cherchant à convaincre ses interlocuteurs. Et d'ailleurs, ces propositions ne sont au final pas si absurdes que cela, si l'on fait abstraction du personnage à l'origine de l'action : seuls les amoureux font des petits bruits mouillés de bisous, on a tous tendance à péter en cachette - ou tout au moins discrètement- et un enfant peut très bien se cacher pour pleurer ; aux adultes de les écouter !

Dans cet album aux allures de comptine, la dimension sonore est bien sûr incontournable et participe à l'humour absurde de l'ensemble : les actions des personnages, déjà étranges en soi, s'accompagnent d'onomatopées aux sonorités totalement saugrenues. L'album se termine de façon tout aussi jouissive : après le dernier tour de piste, grand final où tous les artistes viennent défiler et ajouter leur note à la partition finale, l'autrice en ajoute un dernier qui ne pouvait effectivement pas figurer dans la programmation puisqu'englobant tous les autres et qui offre à l'album une chute particulièrement comique.

La taille imposante des personnages et les juxtapositions de couleurs surprenantes et inattendues, participent également à l'effet spectaculaire de l'album. Ces illustrations si particulières, mais pouvant faire écho à un imaginaire personnel riche et hétéroclite (le cheval rouge de Chagall, la maison de Baba Yaga, la paire de chaussures de Pierre Gripari ...), sans doute différent pour chacun – ou participer à sa construction pour les plus jeunes - révèle une artiste singulière, dont il s'agit seulement du troisième livre pour la jeunesse, et que les spectateurs-lecteurs ne manqueront pas d'applaudir à la fin du spectacle.

Claire Halgand



**8. Un abri, Adrien Parlange - la Partie, 20 €**

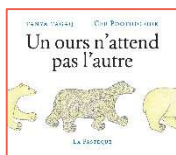
Avec sa couverture rose au format paysage qu'un éclat sombre raye en diagonale, sa reliure à cru comme une cicatrice, l'album *Un abri* étonne et détonne. Les éditions La Partie le présentent ainsi : « Sous un soleil ardent, au milieu du désert, un petit rocher offre un peu de fraîcheur. Une enfant vient s'y réfugier rejointe par un serpent, un renard, un lièvre (...) et partager l'ombre ». Désert, refuge, relation à l'autre, tout tient dans la

densité du propos que soutient une forte charge esthétique. « Ce matin-là dès l'aube le soleil brûlait déjà » ainsi débute *Un abri*. Le désert est un espace de fascination, un lieu symbolique s'il en est, dont les racines plongent dans le mystère des grands récits de la création. En littérature il est un écrin pour les écrivains qui se sont prêtés à des variations multiples sur le sujet, y plaçant fictions, récits sur l'exode, recherche spirituelle ou confrontation avec soi-même. Je pense à Albert Camus, Mouloud Mammeri, Dino Buzzati, J-M.G. Le Clézio, etc. Dans *Un abri* aussi le désert est plus qu'un paysage. L'auteur y dessine un territoire dominé par la chaleur, confrontant les grands aplats lisses de la page aux coups de pinceaux maniérés du rhodoïd peint et découpé du rocher et de son ombre. La lumière éblouissante est partout. Pas d'horizon, ciel et sable se confondent en une gamme subtile d'orangé, de jaune, de rose, de gris, suivant le soleil qui décline. Sentiment d'infini. Arrive une enfant suivie par d'autres animaux. Dans la chaleur menaçante, l'ombre protectrice tourne autour du rocher comme les aiguilles sur le cadran d'une montre. Les personnages s'y entassent, s'adaptent à l'étroitesse, se font de la place, échangent. Le texte annonce simplement l'entrée en scène des nouveaux arrivants, rythmant la traversée du livre, laissant au lecteur la liberté d'imaginer les relations qui se nouent. *Un abri* est un récit simple, subtil, structuré comme un conte-randonnée, un inventaire de la diversité, à la composition graphique rigoureuse. Un bel album pour les jeunes enfants, qui tisse des liens avec plusieurs autres ouvrages. On pense particulièrement à *La Moufle* qui, dans un pays de neige, réchauffait les animaux avant qu'ils ne s'éparpillent. Dans *Un abri* les itinéraires rhizomiques des protagonistes convergent quand le soir arrive. On reconnaît des figures entrevues dans les précédents ouvrages de l'auteur : le grand serpent qui dessinait le chemin de vie du personnage principal dans l'album éponyme, et la volée d'oiseaux de *La chambre du lion*. Cet album plus ancien interrogeait déjà la notion de refuge, mais dans l'espace fermé d'une chambre d'enfant, un lieu où se conjugaient protection et peurs secrètes, réelles ou imaginaires.

Le paradoxe permet de voir la réalité avec d'autres yeux. Ainsi les refuges, qu'ils soient ouverts ou fermés, semblent intéresser Adrien Parlange, non pour les limites qui les définissent mais pour les espaces d'intériorité qu'ils offrent, pour les grandes questions qu'ils permettent de poser. Alors l'espace vide du désert de *Un abri*, tel un plateau de théâtre, devient un lieu de rencontre et d'interrogation de la relation à l'autre. Une invitation au voyage d'où l'on rentre fasciné et nourri. Adrien Parlange est un artiste qui conçoit l'album dans sa globalité, quand sens et formes de l'objet livre sont mis au service du projet. Ainsi il explore les jeux de transparence de *L'enfant chasseur* et *La jeune fille et la mer*, le signet de *Ruban*, mais aussi le format étroit et tout en

hauteur de *Les désastreuses conséquences de la chute d'une goutte de pluie* où il met en scène, sur l'étrécissement de la page, le tombé d'une goutte d'eau et paradoxalement l'effet papillon qu'elle engendre. Dans *La chambre du lion*, il interroge la notion de refuge. En 2021, avec l'ovni *Les printemps il va plus loin encore*, il exploite les découpes de la page et restitue les reliefs d'une construction mémorielle. L'album est exceptionnel.

Francine Foulquier (in *Lu et partagé*)



**9. *Un ours n'attend pas l'autre*, Tanya Tagag - Cee Pootoogook – Traduction : Christiane Duchesne - La Pastèque, 16 €**

C'est de la contrée la plus septentrionale du Canada que provient cet album dont l'autrice et l'illustrateur, des Inuits, sont très connus dans leur pays pour leurs activités artistiques très variées.

Le récit progresse grâce à un va-et-vient de l'image au texte et de celui-ci à l'image. Sur un fond bleu crayonné se découpe d'abord la silhouette d'un(e) ours(e) qui, contrairement aux neuf autres venant une à une lui tenir compagnie, se distingue par les centaines de petits traits noirs représentant son pelage de chef(fe) ou de personne à l'origine du groupe. Sans que le texte en dise quoi que ce soit, chacun pourra imaginer à sa façon qui sont ces neuf ours(es) qui font partie du groupe. Très travaillé, le texte se présente sous la forme de trois phrases, en trois lignes, faisant penser peu ou prou à des haïkus : il raconte, décrit, conseille et apprécie.

Le comptage jusqu'à dix que propose ce récit attachant s'enrichit de quelques mots d'un dialecte inuit dont, s'ils écoutent très attentivement le lecteur, les enfants découvriront peut-être certaines règles de pluriel différentes des nôtres. A ceux qui lisent, le tableau final donne des indications sur le vocabulaire et la prononciation.

Les adultes cinéphiles se rappelleront NANOUK, le célèbre film de Flaherty.

Marie-Thérèse Lambotte



**10. *Six histoires de Ninon*, Nadja - l'école des loisirs, 15,50 €**

Ce recueil reprend six histoires parues séparément entre 1989 et 1990. De dimensions identiques, les illustrations de Nadja respirent peut-être un peu moins ici que dans les petits albums originaux, néanmoins on compte au moins six excellentes raisons de sélectionner cet ouvrage.

1 - L'objet est joliment carré, propice à la manipulation par de petites mains, avec une reliure solide, un papier épais et doux, et son signet est bien venu pour échelonner la lecture.

2 - On craque immédiatement pour cette héroïne simienne à couette qui veut tout faire toute seule et ne se sépare pas de son doudou anthropomorphe, fruit d'une inversion ludique de Nadja.

3 - Ninon n'est pas grande, mais elle est vaillante ! Les six narrations frappent par la justesse de ce portrait d'enfant, simultanément joueuse, craintive et entreprenante. Elle éprouve spontanément de l'empathie pour les autres, en particulier pour les (encore) plus petits qu'elle, sait renoncer à ses envies de toute puissance, affronte plus ou moins directement ses peurs, grâce au soutien indéfectible de son doudou, à l'encouragement bienveillant et hors champs de sa maman et surtout poussée par sa curiosité et sa gourmandise pour les rencontres et les expériences nouvelles. Les aventures qui se présentent sur son chemin la mettent en contact avec des interlocuteurs d'origine et d'âge différents, dans des défis joyeux et tendres qui, chaque fois, la font grandir.

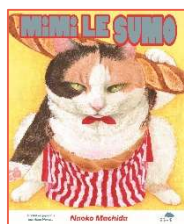
4 - Le travail de Nadja frappe par l'économie de moyens mise en œuvre : texte et décor réduits à l'essentiel, mais où rien ne manque ; ensemble d'une dizaine d'illustrations pour chaque histoire, avec une première page montrant le théâtre de l'épisode avant l'apparition de Ninon.

5 - L'artiste marie avec audace les coloris pastel dans ces peintures douces où les contours ne sont pas appuyés. Une attention première est réservée à l'expressivité du visage du personnage, même quand il est présenté de profil, mais aussi à celle de ses postures, toujours enfantines et justes.

6 - En plus, c'est drôle et plein d'une fantaisie irrésistible, principalement avec le bon gros bébé ours pris dans les bras de l'enfant à peine plus grande, l'improbable partie de tennis et surtout les musiciens de la radio...

Le croirez-vous ? Avant d'ouvrir cet opus, je ne connaissais pas Ninon, pourtant créée l'année de la parution du cultissime *Chien bleu*. On ne peut que rêver d'offrir au plus grand nombre possible de petites personnes d'aujourd'hui cette star ovni, non ?

Emmanuelle Moreau



**11. *Mimi le sumo*, Naoko Machida – Traduction : Mù - Le Cosmographe, 16,50 €**

Dès la couverture, Naoko Machida, nous présente un gros matou qui va évoluer dans deux univers inattendus.

Mimi, le chat qui plus est, boulanger artisanal. Tablier rouge autour de la taille, il pétrit, façonne et cuit son pain à la française, tout en s'entraînant à chaque étape, aux exercices de combat du sumo.

L'autrice a une passion pour les chats et ses pinceaux leur donnent vie avec talent !

Mimi, au regard perçant, aussi drôle qu'attachant. Les gros plans accentuent l'aspect sumotori du chat musclé.

Le temps d'un rêve, il sera le héros car il couche au sol trois chatons. Le roi du ring. Le temps est écoulé.

Derrière ce gros dur, on devine une certaine tendresse.

Style vivant, beauté des illustrations. Couleurs chaudes. Naoko Machida (Tokyo 1968) joue avec les cadrages, contre-plongées pour une mise en scène cinématographique.

Une belle réussite. Album savoureux et pétillant.

En fin d'ouvrage, un lexique explicite les termes du sumo, en japonais et traduits en français.

\* *Seul à la maison*, un album de cette autrice. *Un chat roux*, très réaliste aussi. Présenté au Verseau.

Aldina Ferreira



**12. *Potchi à la mer*, Chihiro Iwasaki - Takeichi Yasô (concept) – Traduction : Alice Hureau (japonais) - Le Cosmographe, 17 €**

Il n'est pas nécessaire que les lecteurs aient un animal familier pour qu'ils se retrouvent dans ce récit analysant les réactions d'un enfant séparé momentanément de son chien.

Dans le monologue, dans le contenu de la lettre envoyée à Potchi, la petite fille se dévoile, met des mots sur sa peine, sur ce qui occupe son temps, ce qu'elle aime, regrette...de petites choses qui la réjouissent ou la préoccupent. Et grâce à ce bel album, les enfants pourront, eux aussi, comprendre et espérer.

Tantôt très colorée, tantôt grise selon la vie intérieure de la petite, l'illustration faite de larges coups de pinceau attire l'attention tantôt sur la petitesse de l'enfant face à la vaste mer, tantôt sur sa taille réelle.

Marie-Thérèse Lambotte



**13. *Aux champignons*, Camille Alessandrini - le diplocus, 14,50 €**

Un livre tout simple qui nous plonge dans l'ambiance d'une journée d'automne. Pour cela, Camille Alessandrini, dont c'est ici le premier livre, opte pour une palette audacieuse et pour le moins originale : loin des jaunes, oranges et rouges lumineux habituels, elle nous propose un rose un peu violacé qu'elle n'hésite pas à juxtaposer par touches, avec du brun-rouge, de l'orange et même un bleu marine déroutant. Cela donne une ambiance de fin d'automne, lorsque les journées deviennent froides et humides : la pleine saison des champignons !

L'autrice a grandi en Sologne, et la vision de la forêt qu'elle nous offre est certainement la sienne : une forêt touffue, pleine de vie, accueillante, généreuse, mais gardant sa part de secrets. Les champignons, les animaux sauvages sont là, du plus imposant au plus humble, chevreuil, blaireau, lapins, écureuils, renard, chouette et hérisson... mais discrets, cachés, peut-être curieux, mais sans doute plutôt indifférents aux visiteurs bipèdes bruyants et voyants. Et de fait, comme c'est le cas dans la réalité, exception faite de rares moments d'autant plus précieux, les promeneurs ne verront rien de cette faune sauvage bien cachée - ni les champignons d'ailleurs ! Quant au lecteur, même omniscient, il lui faudra être attentif et observateur !

C'est aussi une promenade sensorielle, du piquant des châtaignes à l'odeur des champignons, des bruits que l'on imagine à la promesse de châtaignes grillées, la sensation des gouttes de pluie...

Cette quête des champignons n'est qu'un prétexte, un simple but de promenade pour partager un moment de complicité dont le lecteur est un simple témoin, le texte n'étant constitué que du dialogue entre l'enfant et son grand père. Au-delà de cette relation, c'est aussi un livre qui parle de la transmission et du temps qui passe : le grand-père fait référence à son propre père et on peut facilement imaginer qu'il s'est lui aussi promené, enfant, sur ces mêmes chemins. Le vieux chêne, immuable et majestueux, est le signe d'une temporalité qui nous dépasse, inscrivant la Nature toute entière dans une continuité temporelle.

Et c'est certes sans champignon et sous la pluie mais avec un panier rempli de trésors et des souvenirs plein la tête que cette petite fille rentrera à la maison familiale.

Claire Halgand



**14. *Mojo cherche une cachette*, Adèle Verlinden - Les fourmis rouges, 17 €**

Cet album capte d'emblée le regard par son grand format, sa couverture aux aplats colorés et le regard du héros, Mojo, chat aux grands yeux tendres et au sourire malicieux. On continue de faire sa connaissance grâce à la double page sur fond jaune qui suit où il est représenté dans différents postures rigolotes, on tombe sous le charme ! Commence ensuite le récit ; c'est l'heure de la sieste et il est temps pour lui de trouver un endroit douillet ! Le lecteur le suit dans sa quête qui ne s'avère pas si simple... Le jardin ombragé ? Sous les arbustes ? Sur l'appui de fenêtre ? Sur la table ? Quel sera le meilleur endroit ? Le récit est simple et rythmé. Il s'articule autour des différents lieux testés pour devenir récit d'aventures ! Le texte aux phrases courtes et poétiques, les illustrations aux formes rondes, aux proportions exagérées et aux couleurs vives font ressentir à merveille les enthousiasmes et les déconvenues de Mojo.

L'album se termine par un moment de complicité et de réconfort où les petits pourront facilement s'identifier.

Catherine Barthélemy



**15. *Fichteflou*, Clarisse Lochmann - Versant sud \*, 14,90 €**

La littérature jeunesse me semble être un des derniers espaces dans lesquels les rythmes de l'enfance sont chose souveraine, où le temps long qui est celui de l'apprentissage, de la relation et du soin est considéré comme une valeur à respecter et à vivre.

Au fil des albums, Clarisse Lochmann (1990), crée une œuvre lumineuse comme les couleurs et les émotions qu'elle y déploie avec une grande justesse.

Après *Josette* et *Charlie et Basile*, voici *Fichteflou*.

Fichteflou? Quel drôle de nom pour...

Le parc se vide. « C'est l'heure de rentrer, Théo » dit la mère. Mais ce n'est pas l'heure pour Théo ; encore un tour de toboggan, encore grimper dans les arbres ...

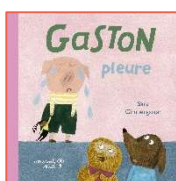
Il y a un immense plaisir à retrouver la palette immédiatement reconnaissable de l'autrice et illustratrice : jeux de flous, tant avec les formes imprécises qu'avec la superposition en transparence de couleurs diffuses et mouillées, des visages dont seule la forme est esquissée et pourtant si humains. Le texte aussi est singulier et constitue pleinement l'album. Alors que l'enfant grimpe, se pend à une branche, se balance, sa pensée se met également en mouvement : l'enfant se met à questionner avec malice l'arbitraire des mots. Théo, Théo, Théo... Pourquoi je m'appelle Théo et pas Fichteflou? (Fichte-*flou*, comme la technique picturale de l'album). L'adulte rentre dans le jeu. Et les voilà partis tous deux à dialoguer dans une savoureuse langue inventée sur le moment.

Nous étions prévenus de ce dé/retournement : la couverture montre l'enfant assis sur une branche dans une inversion verticale haut/bas.

Les tons chauds à dominante rouge/jaune qui vibrent, les ruptures de rythme et les respirations, le texte drôle qui nous restitue la tendresse et l'espièglerie complice de l'enfant et de sa mère, tout concourt à nous immerger de façon jubilatoire dans ce moment, à nous donner la sensation de coller à la vraie vie.

Le plaisir esthétique se double alors du plaisir de l'immersion dans ce temps précieux de l'instant pur, pleinement vécu. Et nous voilà dans la dimension essentielle, existentielle du lien, de la tendresse, du respect, de l'humour, du jeu ... par, avec et pour l'enfance.

Myriam Horman

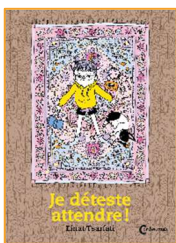


**16. Gaston pleure**, Sara Gimbergsson – Traduction : Aude Pasquier (suédois) - Versant sud \* - Petites Histoires Nordiques, 11,50 €

Après deux ouvrages illustrés par la Suédoise Sara Gimbergsson, les éditions belges Versant sud continuent d'explorer la littérature jeunesse venue du nord de l'Europe dans leur collection *Petites histoires nordiques* en y insérant un tout-carton. On y retrouve le talent de Sara Gimbergsson, membre de l'Académie suédoise pour les livres pour enfants (une idée pour la Belgique ?). Ce tout-carton tout carré doit beaucoup à son approche graphique bien personnelle, déjà découverte dans *Nos vadrouilles* et *Péril à la piscine*. Il se manifeste dans une gamme de couleurs délicates, des personnages bien campés, des visages expressifs, des décors simples, etc. Dans ce récit traduit par Aude Pasquier, Gaston est un petit cochon mignon, entouré de sa famille et ses amis, un chien, un chat, une chouette... Sauf que Gaston, lui, pleure à tout bout de champs.. Les différentes situations décrites permettront aux enfants de se reconnaître dans l'une ou l'autre, d'en rire ou de s'en attendre, tant il évoque une réalité qui leur parlera : les pleurs. Ceux qui viennent quand papa ou maman partent au travail, quand on ne respecte pas vos jouets, quand on est obligé de finir son assiette, quand on passe après les autres, quand on ne veut ou ne peut pas jouer avec vous, etc. Impossible que les petits enfants ne se reconnaissent pas dans l'une ou l'autre de ces situations. Surtout, l'autrice-illustratrice aborde une réalité qui pourrait prêter à sourire mais qui constitue de vrais petits drames pour les plus jeunes et finit son histoire de manière heureuse et apaisée où l'on découvre que les problèmes sont souvent résolus par ceux qui les ont déjà connus.

Michel Torrekens

## 2 chouettes



**1. Je déteste attendre !**, Einat Tsarfati – Traduction : Laurence Sendrowicz (hébreu) – Cambourakis, 15 €

« Je déteste attendre » révèle, dès la première page, la jeune fille maugréant, allongée sur son canapé. « Attendre, ça peut durer une éternité ». Avec une imagination débordante, elle élabore des scénarios rocambolesques quand sa mamie ne répond pas au téléphone, quand l'ascenseur n'arrive pas, quand le bus tarde, à la caisse du supermarché ou au restaurant. Des situations où la patience est de mise... mais quel enfant en est doté ? En réponse, Mamie (grand-mère dynamique en jogging léopard et cheveux roses !) propose plutôt de « profiter de l'instant, de contempler les nuages ». Car une fois qu'on est grand, le temps passe trop vite. Une ellipse nous fait faire un bond dans le temps et la petite fille devenue elle-même maman, comprend que ce temps de la contemplation est un bien précieux.

Diplômée des Arts et du design de la Bezalel Academy de Tel Aviv, l'autrice-illustratrice Einat Tsarfati déploie un univers très coloré avec ses personnages décalés (la double-page chez le vétérinaire est truffée de gags) et des détails amusants, garantis zéro stéréotype. Cette histoire sur l'art de la patience, de la lenteur et de la contemplation offre un magnifique contrepied à notre époque régie par la vitesse. Savourer le temps qui passe, c'est ce que nous propose cet album empreint de beaucoup d'humour et d'une grande dose de sagesse.

Alexia Psarolis



**2. Quand j'étais grande, Jujja Wieslander - Emma Adbåge - Traduction : Catherine Renaud (suédois) – Cambourakis, 15 €**

Où est-on avant de naître ? Comment était la vie avant nous ? Quelle place avons-nous dans une fratrie ? Quand on grandit et vieillit, est-ce qu'on reste toujours l'aîné ou la cadette ? Toutes ces questions quasi philosophiques sont abordées dans cet album rempli d'humour, dont le titre (*Quand j'étais grande*) annonce un aller-retour improbable dans le temps. L'illustration, dès la page de titre, avec la photo encadrée du père, de la mère et d'un bébé marque le début des interrogations : « Pourquoi je suis pas sur la photo ? », questionne la cadette. S'ensuit un dialogue savoureux entre les deux sœurs, sous l'œil attendri de leur maman. Les

illustrations de la Suédoise Emma Adbåge, dynamiques et colorées, comme à l'accoutumée, alternent avec des pages gris-bleu, lorsque la petite s'invente un passé où elle serait l'aînée.

Cet album drôle et tendre est signé Jujja Wieslander (son premier traduit en français), autrice suédoise, lauréate du prix Astrid Lindgren, en 2005, pour l'ensemble de son œuvre. Elle collabore ici avec Emma Adbåge, autrice de livres pour la jeunesse et illustratrice suédoise plusieurs fois primée en Suède, publiée en français chez Cambourakis.

Alexia Psarolis



**3. 3 secondes pour plonger, Jinho Jung - CotCotCot éditions \*, 17 €**

Dans le catalogue coréen des éditions CotCotCot, on avait adoré *Tous à l'eau !*, d'Heejin Park. On retourne à la piscine, cette fois avec Jinho Jung qui a adopté une approche plus sobre, mais tout aussi sensible. Confiné dans son enfance à l'hôpital après une brûlure à la main, l'auteur en a contracté un intérêt pour la différence. Architecte de formation, Jinho Jung joue dans ses dessins avec les perspectives et les formes. Il en est ainsi pour peindre en tampons de papier le long, très long escalier bleu qui semble interminable et mène au plongeur. Sur chaque double-page, les illustrations en bleu et blanc sont semées de touches de jaune, de rouge et de vert, ainsi que de traits au stylo à l'encre noire pour silhouetter les adultes et leur présence pesante qui renvoie le

héros aux exigences de la réussite. Manquant de confiance en lui, le personnage s'estime bon à rien, nul en maths, mou en sport... « C'est pourtant facile... », lui répètent les adultes qu'il croise. Heureusement, une fois sur le plongeur où il rejoint deux amis, il se libère en un saut collectif et surtout aérien, qui place l'amitié, la détente, l'amusement, les rires, le plaisir avant l'excellence ou la performance. Avant ces attentes que l'on peut faire porter aux enfants, attentes de réussite en tout. Au final, un texte d'une grande simplicité avec un graphisme recherché, néanmoins lisible et symbolique, puisque l'escalier peut être vu comme une métaphore de la vie et d'une injonction à une ascension sociale. Traduit en français par Charlotte Gryson, *3 secondes pour plonger* invite à relativiser tous ces échecs, tous ces manques dont on peut se sentir pétri et font écho aux blessures de l'enfance.

Michel Torrekens



**4. Coucou Sommeil, Saehan Parc - Editions 2024 – 4048, 16 €**

A travers cet album, Saehan Parc nous invite à rencontrer un personnage énigmatique, inconnu à notre propre réalité et salué par ce *coucou sommeil*. La calligraphie du titre participe à la composition de la couverture, suggère le coucher du soleil et invite à une résonance silencieuse. Il y a très certainement un jeu autour des sonorités de *coucou sommeil* et coucher de soleil.

Le livre s'ouvre et une nuit étoilée entre dans l'album. Ensuite s'inscrivent, dans l'immensité de l'obscurité, un lit vide et un nuage-chat blanc, duveteux, ronronnant... mouvement suggéré par le flou qui l'entoure. Suivent l'apparition de la chambre lumineuse, des deux petites pantoufles... et de l'enfant aux yeux grands ouverts, appelant *Sommeil* pour son rendez-vous... L'album se construit sur la temporalité de ce petit ou cette petite couché.e dans son lit. Vous pourrez observer, à la fin de l'album, que la fleur cotonneuse présente dans un cadre au-dessus du lit s'est épanouie et colorée et que la lune, si importante dans les albums pour enfants, symbolisant souvent la présence de la mère, est apparue dans le ciel noir de la nuit.

Quelle saveur dans ces mots ! *Sommeil court de paupière en paupière, là où la nuit tombe*. Avec lui, nous voyageons, de la ville à la campagne, à la mer..., du jour à la nuit ... observant les endormissements, parfois incongrus et coquasses, convoqués par *Sommeil*. Nait un jeu jubilatoire d'analyse d'images, la recherche des *ensommeillé.e.s* et des *zzz* délicatement indicatifs... Des paysages similaires à ceux de la Belle au bois dormant ... Après cinq pleines pages, vient la succession réjouissante des plus petits cadres. Si les illustrations sont très enfantines car elles content de courts récits, les mots choisis le sont tout autant : *barbe laineuse, sac poubelle bien dodu, montgolfière moelleuse et rebondie, fumée veloutée* ... Mais ce texte rigoureux, minimaliste et poétique appelle le regard sur les illustrations leur laissant tout leur pouvoir évocateur et inversement l'écoute ou la lecture est convoquée du fait de la représentation hyper-stylisée de la réalité. Dans cet interstice entre le texte et l'image, l'enfant se plaira à voyager et construira son propre sens de l'histoire. La lecture se fera lente au-delà de celle du texte ; les pages de l'album se feront immobiles...

Au-delà de ce récit plein d'humour, il y a le cri de *Sommeil* : *Et moi, pourquoi je n'ai jamais sommeil ? Pourquoi on dort ? Et comment on dort ?* Suit cette interpellation : *Tu t'es posé partout, mais tu n'as pas sommeil. Tu as seulement envie de pleurer* – Cette profonde émotion est symbolisée par cet iceberg et nous laisse rêveur.se.r. C'est un miroir tout doux vers l'enfant lecteur.rice qui n'a pas sommeil ... Et bien loin de culpabiliser tout être qui ne sait pas dormir, ce dernier ou cette dernière est pris.e en compassion. Naissent l'altérité et le désir de prendre sous son aile le petit ou la petite éveillé.e...

Avec son premier album *Papa Ballon*, qui a reçu le prix Révélation Livre Jeunesse ADAGP en 2021, Saehan Parc a développé son propre langage graphique. Sachant dessiner réalistement, elle a cherché volontairement des outils pour limiter ses gestes et lui donner des contraintes. Elle utilise ainsi une règle géométrique Normographe et ces formes ovales servent à tout représenter. Elle encadre ainsi ses illustrations et son écriture manuelle est arrondie. Le tout donne à cet album un caractère doux, joyeux, rebondissant, ciselé ... porté par des couleurs tendres et harmonieuses... Au fil des pages, les tons s'assombrissent laissant petit à petit apparaître le crépuscule, puis cet onirique *ronron du chat qui emplit l'air frais de la nuit* et sa profonde obscurité.

Cet album complexe à la signature graphique singulière et inédite suscitera très certainement la curiosité des enfants et convoquera leur intelligence. L'intelligence se construit. Donnons aux enfants des outils pour qu'ils et elles puissent jouer et grandir ! Saehan Parc personnifié avec beaucoup de sensibilité et liberté, celui que l'on nommait - oserions-nous dire plus banalement après la découverte de cet ouvrage - le marchand de sable ... Ce songe propose une réponse à la question cruciale de l'endormissement. Après cette lecture, comme nous aimerions dire, avec l'intonation de l'étonnement, à qui ne trouve pas le sommeil et qui l'attend dans sa chambre : Mais qu'est-ce qu'il fait *Sommeil* ?

*Coucou sommeil* est un livre ami, publié par la maison d'édition 4048, maison indépendante et audacieuse.

Pour aller plus loin, je vous invite à regarder la courte vidéo *Saehen Parc - L'atelier A – Entrez dans l'atelier d'un artiste*  
Hélène Désirant



**5. *Personne sauf moi*, Sara Lundberg – Traduction : Jean-Baptiste Coursaud (suédois) - Editions MeMo, 18 €**

Par un bel après-midi d'été, un enfant et sa maman sont au bord d'un lac. Sur le ponton, un pneumatique est solidement attaché, le garçon aimerait naviguer, sa maman veut l'aider mais l'enfant refuse. Après plusieurs essais pour détacher l'embarcation, le nœud se délie et le voilà parti vers l'aventure.

Nous le suivons tout au long de son périple. Quitter le lac, parcourir la ville depuis son bateau, rencontrer une amie qui lui remet une graine, tomber dans de hautes chutes et puis repartir doucement vers sa maman. La présence de trois jeunes fées qui l'accompagnent discrètement tout en le protégeant inscrit le récit dans un univers onirique et léger.

Les illustrations sont magnifiques et lumineuses, de couleurs vives entre peintures et feutres, le plus souvent fouillées et présentées à fond- perdu sur l'espace de la page ou au contraire un seul dessin par page. Cette alternance graphique reflète les différents moments du parcours de l'enfant dans l'histoire. On pourra aussi reconnaître quelques références artistiques de grands peintres (cfr. *Les nymphéas* de Claude Monet ou *La naissance d'Adam* de Michel-Ange...).

Sara Lundberg est une illustratrice et écrivaine suédoise, elle est née en 1971. Après des études aux Beaux-Arts de Stockholm elle a publié une trentaine de livres. Elle a été nommée pour de nombreuses récompenses et a remporté de nombreux prix dont le prix Sorcières-fiction en 2023.

Nous attendons avec impatience son prochain album pour rêver encore et encore.

Cathy Seron



**6. *Sous la tente*, Lucie Lucanska - Editions MeMo, 18 €**

Cette autrice habite à Prague. Cet album a reçu, au Portugal, le Prix Serpa, 5<sup>ème</sup> édition, Planeta Tangerina. Il a été sélectionné à Bologne en 2025.

Deux frères, l'un plus jeune que l'autre, partent à l'aventure, découvrir les beautés de la nature.

La narration porte sur la relation et la complicité entre les deux frères.

Le lieu sûr et protégé est dedans, à l'intérieur de la tente.

Et c'est là que l'aventure a lieu.

Scénarios naturels délicats. Comme si les deux frères exploraient des paysages lointains.

Travail ingénieux de la couleur.

Dans les forêts anciennes, les esprits des arbres dansent la nuit.

Survient la peur du noir et des sons étranges.

La technique d'illustration offre une lecture pas toujours linéaire.

Représentation presque caricaturale des deux frères.

Illustrations sensibles, détails et élégance amplifient le sens du texte et l'effet de surprise.

La palette de couleurs oscille entre les nuances de gris et le sombre de la nuit, les tons pâles de l'aurore ou les tons doux de la fin de jour.

Parfois des vignettes de BD.

Calligraphie manuscrite, comme écrite par un enfant.

Narration amusante, pleine d'onomatopées.

La première page avec un extrait de poésie qui campe le scénario.

« Et cette nouvelle terre que nous découvrons après 100 longues journées de marche, nous l'appellerons, ARBOROPOTAMIE »

La page de la veille, si tendre.

Les explorateurs sont servis par la reine des elfes.

Une invitation aux grandes aventures. Un album délicat et somptueux !

\* Traduit du tchèque vers le portugais par Isabel Minhós et Rosa Churcher Clarke.

Aldina Ferreira



**7. *Les incroyables journées de Piloursine*, Emmanuelle Houdart - Éditions Thierry Magnier, 17,50 €**

Comme dans le premier album des « journées formidables » de Piloursine, nous suivons notre héroïne dans quatre nouvelles histoires toutes aussi « incroyables » les unes que les autres.

Piloursine n'est jamais prise au dépourvu, bien au contraire, plus les situations sont farfelues, loufoques, inimaginables, plus Piloursine vit ces moments avec curiosité, et intensité. Le soir venu l'esprit rempli de ces belles aventures, elle retourne dans son lit – refuge - pour un moment de tendresse avec ses amis.

Les illustrations d'Emmanuelle Houdart sont elles aussi « incroyables », foisonnantes, débordantes d'imagination et de fantaisie. Elles sont présentées, avec soin et clarté, sur un fond blanc éclatant, elles sont précises et

détaillées. Sur certaines double-pages, elles sont rangées par thèmes dans l'esprit des imagiers, (les vêtements d'hiver et de nuit, la collection de coquillages et les grands placards dans lesquels se cachent des lutins ailés).

Les enfants pourront s'amuser à identifier et nommer les objets, parfois cachés, qu'ils recherchent. La lecture devient un jeu ! A la fin de chaque récit, un petit objet faisant référence à l'histoire précédente est accroché à la tête de lit de Piloursine, sans doute pour l'aider à rêver à cette « incroyable » journée.

Des textes courts, drôles posés sous les illustrations.

Une même phrase comme une ritournelle clôture chaque journée de Piloursine. « Ahh, c'était vraiment une journée incroyable ». Des récits tendres et malicieux portés par une petite fille espiègle et attachante à l'imagination débordante et qui nous plait vraiment beaucoup.

L'univers d'Emmanuelle Houdart est particulier, insolite, ludique, à mi-chemin entre rêve et réalité. L'étrangeté côtoie la poésie et la malice la tendresse. Ces récits « non-sens » nous plongent avec bonheur dans l'esprit des aventures d'Alice aux Pays des Merveilles de Lewis Carroll.

Emmanuelle Houdart née au mois de septembre 1967 dans le canton du Valais, est une artiste peintre suisse, illustratrice et autrice pour la jeunesse. Elle mène aussi un travail de dessin plus personnel, plus intime aux crayons de couleurs. Elle expose ses images dans des galeries d'art et des médiathèques.

Cathy Seron



### 8. *Boucle d'or en chemin*, Caroline Gamon – hélium, 18,90 €

Tout un programme s'expose sur la fascinante couverture de cet album. Le titre est offert dans une bulle en forme de fleur, surgissant d'un trou noir en pleine forêt devant un lapin surpris, et l'œil du lecteur est attiré à droite par une minuscule silhouette rouge escaladant une tige de muguet bien plus haute qu'elle. D'emblée les cartes sont découvertes : il s'agira du conte bien connu de Boucle d'or, mais avec une focalisation sur le regard qui, comme le fait l'héroïne, ne cesse de circuler, un jeu sur les proportions – et plus généralement un plaisir du jeu -, avec pour fil rouge l'énigme de la transformation. Ne manque que la promesse des découpes, qui seront intégrées avec une pertinence impressionnante à la narration, pour leur puissance symbolique et

comme procédé cinématographique de fondu-enchaîné...

Issue de l'incroyable foyer créatif strasbourgeois, Caroline Gamon signe ici en tant qu'autrice-illustratrice un premier album remarquablement abouti, convoquant dès la couverture, et plus clairement encore dans le profil fascinant de la page de titre, la mémoire d'illustres prédécesseurs de l'école russe des années 30 à 50. Conçu d'abord dans un chemin de fer crayonné comme une version sans texte du conte, le travail a pris au fil de la collaboration avec la maison d'édition une tournure plus complexe mais aussi plus resserrée. L'artiste a travaillé la composition de ses images avec des calques, avant d'aborder la phase de peinture à l'acrylique sur papier.

Allant à l'essentiel, le texte est simple mais soigneusement pesé, jouant avec les répétitions pour rythmer ce récit des frères Grimm provenant d'un répertoire oral originaire de Grande-Bretagne.

Dès la première page, apparaît une première découpe reprenant en creux la silhouette humaine déjà vue sur la couverture, mais subtilement stylisée de manière à suggérer un trou de serrure. On ne se lasse pas de découvrir les vertigineuses correspondances entre chacune des images en creux et les illustrations des pages suivantes et précédentes. Cette silhouette-trou de serrure, anticipant un autre épisode du conte, se retrouve par exemple en trace fantôme dans le bas du corsage de la maman, deux pages plus loin... Nous sommes bien dans un récit de l'intime, du regard sur l'intime et ce qui se cache. Dès les premières lignes, l'autrice confirme ce thème récurrent du regard, et les illustrations ne sont pas en reste, montrant bestiole à cils pattes, fleurs aux iris inquisiteurs, papillon aux ailes tatouées d'yeux, fenêtres et miroirs, ou encore trous de serrures de format variable...

De fait, tout ce récit est construit sur des oppositions et alternances de tailles. La toute petite fille et sa toute petite maison, si petites que parfois on ne les voit même pas, contrastent avec les yeux grands ouverts, le bois bien trop grand, la silhouette géante de la maman. Parallèlement, la typographie jongle avec plusieurs hauteurs, et la créatrice varie la distribution des espaces dédiés respectivement à l'image et au texte.

La déclinaison ternaire de certains motifs renforce ce jeu : les ours ont trois gabarits différents, tout comme leurs bols, tables, chaises et lits, sans oublier les serviettes à sécher, les hublots dans la chambre ou les brosse à dents. Mais l'ordonnancement de cette classification est bousculé lorsqu'on doit constater que les pieds de Boucle d'or dépassent largement du lit de petit ours. Alors trop petite puis trop grande ?

Tout comme la robe rouge d'une enfant cueillant des fleurs en forêt se fait clin d'œil chaperonnesque, impossible de ne pas penser à Alice au pays des merveilles ! Le thème de la transformation – du chemin initiatique, donc – parcourt tout le texte. La chaise se transforme (en trois temps !) en morceaux épars, la figure stoïque de l'ours du miroir est déformée par la surprise après que la fillette l'a bousculée, la chenille nonchalante se fait papillon, le lièvre fuit dans la nuit venant, sur fond de lumière sylvestre passée du vert pâle au bleu clair puis au bleu nuit, en même temps que Boucle d'or prend définitivement de la hauteur au terme de son aventure, au point de jaillir du livre dans le rabat final, un modeste pissenlit à la main.

A côté du fil fantastique qui s'immisce dans la narration visuelle, se multiplient les pistes de jeu : présence de divers jouets dans la maison des ours, interrogation sur la nature-même de cette maison, surprise de ce qu'on peut trouver de l'autre côté du miroir, ou encore inversions malicieuses (ici ce sont les yeux des ours qui épient la fillette par le grand trou de serrure). Jeu avec le public aussi : comme ce conte est l'un des mieux connus des enfants, Caroline Gamon se permet ellipses et digressions, ne figurant par exemple l'épisode du repas volé qu'avec les gros plans des tables et bols numérotés, ou prolongeant nonchalamment la balade en forêt, pourtant interdite...

Revenons justement à la mère de l'héroïne. C'est elle qui a fixé l'interdit. C'est pourtant pour lui cueillir un bouquet que l'enfant le transgresse, en même temps qu'elle s'éloigne des appels impérieux, de plus en plus exaspérés et répétés bien plus de trois fois (malgré la menace et pour notre plus grand plaisir), qui lui parviennent étrangement par-delà le jardin, la lisière, le couvert de la

forêt et les cloisons de bois de la maison des ours... Car peut-être l'enfant est-elle restée juste là, tout près, échappant à la voix et aux omniprésents regards maternels par la grâce d'une rêverie ursine, une cabane à soi capable de l'aider à grandir ? D'ailleurs, la surface toilée de la couverture, la dominante des verts tirant sur le bleu, la juxtaposition sans perspective des motifs d'arbres et de fleurs avec présence discrète mais répétée de toute une petite faune, peuvent évoquer un papier peint ou, mieux encore, une tapisserie mille fleurs dans laquelle la fillette aurait pu se projeter.

Emmanuelle Moreau



**9. Indomptable, Morgane De Cadier - Pierre-Emmanuel Lyet - HongFei Cultures, 16,90 €**

Un vent de Maurice Sendak survole cet album haut en couleurs qui n'est pas sans rappeler la révolte d'un certain Max. Ici, point de monstre, mais un enfant asexué déguisé en chat, qui se révolte, qui crie haut et fort sa volonté d'indépendance, de liberté et qui veut créer son propre monde avec ses doudous et sa cabane, tout en haut de l'arbre. Le regard que porte les parents est empreint de tendresse et ils laissent faire cet indomptable

petit chat qui s'endort après une journée bien mouvementée ! L'illustrateur Pierre-Emmanuel Lyet avait déjà été plébiscité par le Grand Prix de l'album de Lu et partagé ! avec son premier album *Ce jour-là* (Seuil jeunesse, 2022) et nous revient avec un nouveau petit chef-d'œuvre, où le rouge prédomine et qui est rehaussé par un texte où l'imaginaire joue pleinement son rôle. Les illustrations simples, avec des couleurs vives, ajoutent une touche poétique et un brin rétro. Un sauvage qui nous fait craquer et en qui bien des enfants se reconnaîtront car l'envie d'indépendance est parfois évidente face au monde des adultes ! Un album qui pousse l'enfant à rêver et à rester fidèle à soi-même. Une petite pépite !

Luc Battieuw (in Lu et partagé)

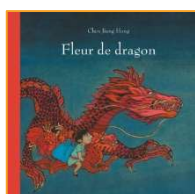


**10. On y va ! : haw êkwa !, Julie Flett – Traduction : Fanny Britt (anglais) - la Pastèque, 17 €**

On plonge très facilement dans cet album dont les illustrations colorées dévorent l'entièreté des pages. La narration du texte est minimaliste, elle passe par une répétition incantatoire qui berce, rassure et souligne l'importance de l'effort dans le sport. Quant à l'image, elle incarne très bien la liberté qu'apporte le skateboard par le choix d'orner les pages de grandes étendues. L'opposition intérieur et extérieur permet de souligner cet aspect. La liberté et l'amusement viennent de l'extérieur et de l'apprivoisement de l'espace (notamment public) ainsi que des pairs. Et ce, même pour les filles (dont une, déjà avec la transmission du skate d'une mère à son fils et aussi par l'apparition d'une fillette skateuse en cours d'album, sans que cela soit un sujet). Le livre dévoile petit à petit l'aspect social, la solidarité, le dépassement sain de soi du skate (qui ne passe pas nécessairement par la compétition ou la performance vis-à-vis de l'autre).

C'est une tranche de vie familiale à hauteur d'enfant, un peu hors du temps où l'on se plaît à observer les détails des illustrations (des intérieurs), tout autant qu'à se projeter dans les mouvements de jeune narrateur, véritables élans de liberté.

Marie-Sixtine Denis

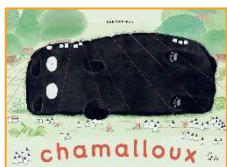


**11. Fleur de dragon, Chen Jiang Hong - l'école des loisirs, 16 €**

De grandes images vivement colorées occupant parfois les deux pages en vis-à-vis, une mise en page originale, vivante et impressionnante, un effroyable et majestueux dragon, un mystère, le thème de l'amour filial et une enfant comme héroïne : voilà qui plaira aux jeunes lecteurs, d'autant plus que la langue est d'une très grande simplicité. Le grand format offre des paysages où se répondent la plaine et les montagnes, où s'opposent la fragilité de la famille pauvre, la douceur des relations familiales et l'agressivité des rochers pointus. Dans un univers différent du nôtre, s'exprime la force de l'amour filial, amour qui amène la fillette à

accepter, malgré les difficultés et les risques, le chantage que le dragon exerce sur elle.

Marie-Thérèse Lambotte



**12. Chamalloux, Gee-Eun Lee – Traduction : Yeong-Hee Lim (coréen) - Les fourmis rouges, 18,80 €**

N'est pas monstre celui qu'on croit.

Les chamalloux, de petites créatures comme des chamallows portant des chapeaux pointus, vivent dans une communauté paisible et coopérative, nous montre le pré-générique, Ces créatures si *mignonnes*, si *innocentes*, bref, si *kawaii* vont se révéler belliqueuses voire cruelles sous l'influence de leur peur et de leur ignorance. Cet immense monstre, terrifiant avec ses poils, ses griffes et son *regard méchant* qui débarque

chez eux en hurlant, ne peut que leur vouloir du mal. "Chamalloux miam-miam ! Il est terrifiant, si on ne fait rien, il va nous croquer, miam-miam ! Il faut se battre."

Dans une belle cohérence fond/forme, le format choisi privilégie une largeur plus grande que la hauteur (format à l'italienne), une décision qui neutralise aux yeux des jeunes lectrices le potentiel menaçant du monstre.

La vivacité et la clarté narrative de cette bande dessinée pour les plus jeunes sont remarquables. La composition des cases, la variété des grosseurs de plans et des points de vue, l'alternance de petites (pas trop petites, quatre au plus par page) et de grandes vignettes (double-page) révèlent un sens aigu du récit et du rythme, rendent la lecture très fluide. Beaucoup de détails drôles, des surprises visuelles qui se succèdent au fil des pages, une utilisation expressive des couleurs, un décalage savoureux entre les créatures mignonnes qui se révèlent guerrières redoutables et le gros monstre qui reste impassible. "Chamarodan, chamarodan miai miai." Il a juste mal aux dents, aïe aïe. Il a besoin d'aide !

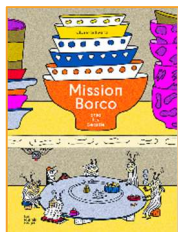
L'économie du texte (pas de récitatif, la syntaxe de très jeunes enfants, beaucoup d'onomatopées ludiques, des répétitions) rend également le récit très accessible et identificatoire.

Ce "monstre" peut être aussi celui sur lequel projeter les peurs de l'enfance ; la peur des doux, des timides face à l'inconnu, la peur des jeunes êtres face aux exigences des adultes.

L'issue positive et réconfortante nous dit qu'on peut apprivoiser ses peurs.

Une bande dessinée très drôle et intelligente sur les préjugés, sur les conséquences des erreurs de jugement et du manque de communication. Un message fort dans un intense plaisir de lecture.

Myriam Horman

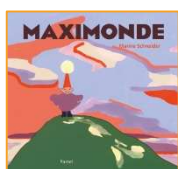


**13. Mission Borco chez les Beastie, Claire Schwartz - Les fourmis rouges, 17 €**

On retrouve la famille Bouzman pour notre plus grand plaisir, une famille géante d'humains et une famille minuscule de bousiers qui vivent dans le même appartement ! La connexion est totale entre eux même s'ils ne se parlent pas. Chacun dans son monde, mais quand la petite humaine a perdu une sorte de doudou, c'est la catastrophe et cela bouscule tout le déroulement de la journée de nos bousiers. Comme les adultes sont trop nuls, les bousiers partent aussitôt à la recherche du Borco. Les illustrations expressives sont hilarantes et l'on prend plaisir à partir à la chasse au Borco. On peut s'imaginer que c'est surtout pour avoir la paix car nos insectes aiment leur indépendance ! Un album relativement singulier tant dans son graphisme que dans son

histoire et dans un grand format qui intensifie le sujet ! C'est une déambulation dans un univers rempli d'un joyeux bazar aux motifs et couleurs flashy. C'est aussi une chasse au trésor très rigolote. Et de par le grand format, permet à nos yeux de naviguer dans le décor rempli de détails. Un album réussi et vraiment original dont la chute finale est plus qu'amusante (qu'est-ce qu'un Borco au final ?).

Luc Battieuw (in Lu et partagé)



**14. Maximonde, Marine Schneider \* - Pastel \*, 14,50 €**

Un récit à la fois fort différent de ses précédents ouvrages et, en même temps, empreint d'une esthétique colorée qui rappelle quelques mouvements de ses grands albums édités chez Albin Michel jeunesse. Cette fois, elle s'adresse à un public plus jeune, comme c'est souvent le cas pour ses créations éditées chez Pastel.

Le personnage de Tomoko est délicieusement croqué, avec un humour tendre qui le fait ressembler à un enfant boudeur. Prisonnier de ses habitudes rassurantes dans lesquelles il s'enferme pour éviter toute surprise, bien

au chaud, calfeutré, il reste extérieur au monde qui l'entoure. Les illustrations reflètent parfaitement cet état d'esprit, elles-mêmes bien rangées où les formes géométriques sont régulières. Tout mouvement du trait, toute nuance brouillonne des couleurs en sont exclues. Soudain, à la sixième double-page, un ensemble de teintes audacieuses et un mouvement désordonné venu de l'extrémité de la page de gauche pénètre l'espace, envahissant la page de droite, allant même jusqu'à effacer la présence du petit héros. Dès lors, les portes et fenêtres s'ouvrent, les couleurs explosent sur la double-page et les lignes se prolongent sous forme de plantes et d'insectes qui s'incrument dans la maison. Tomoko entame un voyage qui prend des allures de tour du monde ; souriant, il s'ouvre à la vie. Le dialogue du texte et des images traduit au mieux les différents états d'âme du petit lutin devenu explorateur.

Monique Malfait Dohet (in Lu et partagé)



**15. Haïkus du bord de la mer, Rhéa Dufresne - Maud Legrand - Rouergue, 15,80 €**

Ce recueil de 18 haïkus est comme un carnet de notes de différentes impressions que l'on peut avoir en étant au bord de la mer. Tous les sens sont en éveil ; l'auteur évoque les odeurs, les bruits, la lumière... S'ajoute à cette part immatérielle une part tangible ; les animaux, les coquillages, les pêcheurs... A travers ces moments, le lecteur traverse le temps et les saisons. L'album est construit en doubles-pages ; à gauche le texte, à la fois précis et évocateur, imprimé en blanc sur fond de couleur ; et à droite l'illustration composée de papiers découpés. Ces illustrations élégantes et minimalistes correspondent parfaitement à l'esprit du texte. Le tout forme un kaléidoscope d'instantanés que chacun (petit comme grand) pourra découvrir ou revivre en étant au

bord de la mer.

Catherine Barthélemy



**16. La fête des chiens, Laura Simonati - versant sud \*, 15,90 €**

Le titre ne commence pas par une majuscule. Lettres cursives et imprimées se mélangent... Et en plus, direz-vous, il est complètement *de traviole* ! Et pourtant son inscription sur la couverture renferme astucieusement la ligne qui court de la patte du chien à l'extrémité de son chapeau pointu. Laura Simonati, avec beaucoup de liberté et d'ingéniosité, nous invite à ouvrir cet album emporté.e par l'élan de cet oblique et par le désir de suivre cet être coquasse pour rejoindre la fête promise, *la fête des CHIENS* !

Dès le début de l'histoire, Laura Simonati joue et enlace le texte et l'image comme le font beaucoup d'enfants dans la transcription de leurs premiers récits, comme si la calligraphie était un dessin et le dessin une écriture.

Puis vient le geste du pinceau... Trois couleurs ! C'est sans compter celle du papier blanc-crème qui est utilisée comme une quatrième possibilité pour faire apparaître l'intérieur des formes ou pour y inscrire des éclats de lumière. Quelques traits noirs aussi. Cette technique invite l'auteur à concevoir préalablement son dessin de manière globale, en laissant ainsi une belle place

à la spontanéité et à un style expressionniste, style qui s'écarte des critères d'esthétique classique. Nous sommes bien en lien avec des pratiques naïves et brut de l'enfance tissées avec le regard conceptuel d'une artiste adulte.

Le récit avance avec la présentation des chiens. Quel est l'enfant qui ne se reconnaîtra pas dans la douleur de celui qui n'est qu'un corniaud et *d'après certains, un peu bête* ? Le départ des dames et des messieurs qui filent vers leurs hôtels et restaurants, laissant les chiens dans leur cage, est impressionnant et sans tabou. Puimino, avec courage, commettra ce qui peut être comparé à une désobéissance civile enfantine et permettra ainsi, par le biais de la libération et du pouvoir de cette fête clandestine, l'émancipation de tous les chiens et ... du joueur de carte. Les trois pages silencieuses nous renvoient à celles de *Max et les Maximonstres* de Maurice Sendak avec *cette fête épouvantable*... Pourtant le bateau qui les emporte ne semble pas reprendre le chemin de la chambre comme il le faisait pour Max ...

La pleine page présentant l'arrivée de tou.te.s à l'*EXPOSITION 38 CANINE* semble très similaire à une rentrée scolaire. Il s'agit ici, de fait, de chiens et non d'enfants mais néanmoins accompagné.e.s d'adultes humains. Cette foire propose, comme l'école dans ses dérivés, la concurrence entre des individus, des résultats attendus et la présence de *corniauds*... Cette analogie est peut-être révélée à la fin de l'album par la présentation de dos de *Piumino* se tenant sur deux pattes et non quatre, accrochant sa médaille au porte-manteau suggérant le geste du rangement du manteau ou du cartable, comme le ferait un enfant rentrant de l'école ou d'un milieu extérieur.

Mais au-delà de cela, cette exposition canine peut être vue comme le reflet de l'attitude des parents et des éducatrice.eur.s à projeter leur image, leurs désirs de reconnaissance sur leurs enfants avec pour effet de les emprisonner et de les priver de leur liberté à être eux-mêmes ou elles-mêmes.

Si la fin de l'album peut paraître désuète pour nous, adulte, elle ne le sera pas pour nos jeunes lecteuristes, peut-être un peu *corniauds*, qui attendent tou.te.s un jour une médaille, symbole de la reconnaissance, pour l'oublier très vite et aller jouer librement !

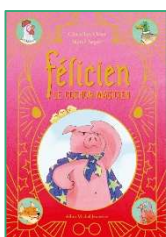
Un album décalé, qui décoiffe et propose la glorification de la liberté aux enfants ainsi qu'aux adultes, un tant soit peu, joueurs et joueuses ... de carte ! Un album profondément du côté des enfants qui prend le risque de questionner, déstabiliser peut-être, le monde des adultes !

Laura Simonati, d'origine italienne, a réalisé un master à l'ENSAV La Cambre et a reçu en 2023 le prix *Opera Prima* à la Foire de Bologne et l'*Espiègle de la Première Œuvre en littérature jeunesse de la Fédération Wallonie-Bruxelles* pour l'ouvrage *Mariedl, une histoire gigantesque*.

Nous pouvons remercier *Versant Sud Jeunesse*, maison d'édition indépendante bruxelloise, pour leur audace, à la recherche de parole artistique singulière et publiant les premières œuvres de jeunes talents. Par ailleurs, elle s'engage dans la préservation de l'environnement.

Hélène Désirant

## 3 chouettes



1. **Félicien : le cochon magicien**, Christian Oster - Maud Begon - Albin Michel Jeunesse, 13,95 €

Il y a un problème à la ferme ! Même un très gros problème !

Mais heureusement le valeureux Félicien, cochon magicien, est là !

Et par chance, ce n'est pas un magicien ordinaire !

Félicien possède des capacités surprenantes comme le vol à angle droit ou le pouvoir de faire apparaître (ou disparaître) un objet quand il en a besoin.

De plus, il est pourvu d'un sens aigu de l'observation et de déduction !

Dès les premières phrases, nous sommes au cœur de l'intrigue de cette charmante histoire drôle, truffée d'humour et de magie.

On reconnaît le style de l'auteur, Christian Oster, qui mêle subtilement l'humour et l'absurde pour traiter des situations du quotidien de manière enchanteresse et ludique.

Les illustrations de Maud Begon, connue pour son travail dans la bande dessinée, apportent une sensibilité tendre et délicate.

Son trait fin donne vie à ces personnages très expressifs, drôles et attachants ; et cette palette lumineuse de tons pastel rend les scènes vivantes et dynamiques.

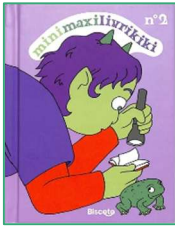
Christian Oster, né en 1949, débute en littérature en 1984 en écrivant des romans policiers (*La Pause du tueur*) pour ensuite, se lancer dans le domaine de l'enfance en 1998 avec son premier album jeunesse *Le Lapin magique* paru à l'école des loisirs.

Maud Begon, née à Toulouse en 1987, écrit sa première bande dessinée *Antigone* en 2010.

De cette première et belle collaboration est né un album tout en douceur, légèreté et empli de bons sentiments.

Heureusement nous ne devons pas trop attendre pour retrouver Félicien et ses amis car le prochain album *Bienvenue à la ferme ! : Une aventure de Félicien le cochon magicien* paraîtra fin février 2026.

Aurore Bagno



**2. Minimaxilivrikiki vol 2, pluri auteurs (10 en tout) - Émilie Clarke (couverture) – Biscoto, 10 €**

Voici un objet-livre dont le format est conçu pour se glisser dans les mains d'enfants, se lisant en cachette, espiègle dans son lit avec une lampe de poche... Surtout s'ils ou elles sont représenté.e.s un peu démon.e.s, à la peau verte et portant des cornes ... Un objet-livre de poche qui offre la sensation d'une lecture intime. Son titre *Minimaxilivrikiki* a le goût de l'enfance, ce temps où l'on s'amuse à s'approprier l'élocution de mots compliqués et rigolos.

Ce deuxième recueil est composé, comme le premier, de courtes bandes dessinées parues dans le journal Biscoto. Ainsi, il a la vertu d'offrir une lecture multiple qui suscite le plaisir, d'inviter aussi à la découverte de plusieurs univers d'auteur.e.s et de développer un esprit critique par la comparaison spontanée des différentes propositions littéraires.

Celui-ci a un attrait singulier, celui du fantastique très prisé par nos jeunes lecteuristes friands de peurs et de frissons littéraires ! Et nos auteur.e.s belges, Emilie Seron et Ludovic Flamant, avec *La dame aux chiens*, excellent et glissent leur pas dans la tradition belge avec ce goût du surnaturel et de l'étrange !

Ce n'est que depuis 2017, que Biscoto, maison d'édition indépendante, publie, selon leurs mots, « aussi de beaux livres rusés et marrants », tels que *Lili met les voiles* et *Violette Mystère à Chamoisix* que nous retrouvons dans les grandes chouettes.

Hélène Désirant



**3. À bas la chasse !, Eva Lindström - Aude Pasquier (suédois) – Cambourakis, 15 €**

Dans cet album, Eva Lindström (1952), lauréate en 2022 du prix international commémoratif Astrid-Lingren, adopte le point de vue des deux Ecureuils et de la Hase. Ils quittent fâchés la réunion de la salle des fêtes après le vote à la majorité de la poursuite de la chasse dans la Forêt.

L'autrice ne mise pas sur le spectaculaire ; le récit est linéaire, le dialogue est bref et épuré, les couleurs sourdes.

Pourtant, sa technique de gouache, aquarelles et crayons de couleurs aux gestes laissés visibles donne à voir une matière vivante immédiatement reconnaissable et nous plonge d'emblée dans une atmosphère un peu

étrange, menaçante mais douce aussi.

Pourtant, il y a une telle force expressive dans les décors qui respirent, dans les attitudes, postures et regards de biais des animaux anthropomorphes qui traduisent des émotions complexes.

Pourtant sa science des plans larges, sur chaque double page de cet album très concis.

Ce que veulent les Ecureuils et la Hase, c'est la paix : glaner de quoi manger, jouer, faire de la gymnastique. Et dormir en sécurité, pouvoir vraiment dormir. Alors, « *calmez-vous les débiles* » avec vos armes et vos dents longues.

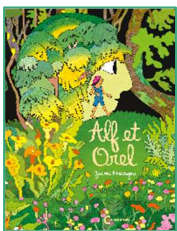
La sensation, la méditation, la réflexion sont accessibles grâce aux silences, aux grands espaces, à la présence affirmée des trois personnages, à leurs activités quotidiennes, à leur amitié et leur foi -malgré la blessure par balle de la Hase, touchée à l'oreille.

Dans *Un pont*, Eva Lindström interrogeait déjà la coexistence des espèces différentes. Ici avec moins d'étrangeté, avec mélancolie et un humour discret, elle questionne la légitimité de la chasse comme passe-temps, le sens de la victoire de la majorité si elle ne respecte pas le droit des minorités, la loi du plus fort, et la prédation du vivant par ceux qui ont les armes et les crocs.

Les Ecureuils et la Hase le répètent : ce qu'ils veulent, c'est LA PAIX.

La grande force de cet album tient aussi à l'absence de résolution. L'autrice fait confiance à ses lecteurices en abordant ces thèmes essentiels, urgents, de façon fondamentalement non didactique.

Myriam Horman



**4. Alf et Orel, Jeanne Macaigne - Cambourakis, 16,50 €**

Deux prénoms associés composent le titre de cet album, comme un hymne à une amitié hors du commun, ce que confirme la couverture, où le jeune Alf évoluant dans une luxuriante végétation est tout entier dessiné au niveau de la joue de son compagnon. Je ne sais si l'autrice a choisi ces deux noms pour leur fusion possible en l'anagramme *FLORALE*, mais les deux personnages s'allient pour composer une fantasmagorie légère et joyeuse. La citation d'Eleonor Fargeon mise en exergue de l'album « *Les choses de l'enfance ne meurent pas, elles se répètent comme les saisons* », recèle la trame du projet, qui consistera en un cheminement poétique et sensuel dans la nature au fil d'une année.

Déjà remarquée dans le Versele pour ses illustrations de l'épatant petit roman paru chez MeMo *La chose du MÉHÉHÉHÉ*, Jeanne Macaigne s'est formée à l'illustration aux Arts déco de Paris. Son geste graphique est nourri d'expériences physiques et sensorielles, comprenant des morceaux de vie passés à La Réunion et à Istanbul, ainsi qu'une pratique de danseuse, d'actrice et de clown.

De quoi cultiver un esprit d'enfance omniprésent dans ces pages, fait de curiosité, d'élans joyeux, de mouvements et de rythme. Se superposent ainsi décors exubérants, harmonies de couleurs pastel et représentation d'une foule d'animaux anthropomorphes aux activités les plus variées. Le plaisir des surprises se double de celui des répétitions - des pas, des découvertes, des saisons.

Le personnage d'Orel, allégorie de la nature et du vivant, prend d'abord la forme d'un Dehors démesuré et protecteur, embrassant animaux, plantes et cours d'eau, avant de s'adapter à la hauteur de l'enfant, en compagnon complice de tous les instants, jusque dans l'intimité de la maison. A cette occasion il est présenté à une entité bicéphale et non genrée nommée « *les parents* » ...

A la place d'un récit véritablement narratif ou à message, la créatrice nous délivre une sorte de comptine faite d'images scandant le rythme des saisons, révélant le bain de nature bruisant de vie qui entoure l'humain si on daigne y consacrer un peu d'attention... et lui donner la main.

Emmanuelle Moreau



**5. Une couette pour l'hiver, Bonsoir Lune – Traduction : Kevin Jasmin-Hamard (coréen) – Cambourakis, 15 €**

L'hiver. Le froid. La neige.

Une belle et douillette couverture pour cet album qui vient de la Corée du Sud.

Un enfant arrive dans une maison traditionnelle.

Il se déchausse et se débarrasse de ses affaires. L'enfant lève un pan de la couette de ses grands-parents pour se réchauffer. Un monde merveilleux, peuplé d'animaux, s'ouvre à lui.

Récit surprenant, un univers étrange et décalé.

Un sauna tenu par un ours qui aime les blagues. Au comptoir, on propose des mandarines bien mûres, des marrons grillés au four, des patates douces, du café glacé, du lait de riz et des œufs durs d'ours popotin. Et deux serviettes par personne.

Tout un monde de surprises. Humour doux et joyeux. La présence bienveillante de la mamie et du papi.

Ce sont des bains traditionnels où les générations se mélangent. Ces saunas sont des lieux sociaux (d'ailleurs ce patrimoine est en voie d'extinction en Corée). La maison traditionnelle est chauffée au sol. Le petit garçon sautille.

Un rêve cotonneux, tout en douceur. Une palette tendre. Belle conception de la mise en page, très riche.

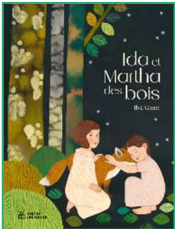
On revient au réel avec l'arrivée de la mère de l'enfant. Nous avons quitté un monde peuplé de créatures.

La mère part avec son enfant sur le dos. « On se tient bien au chaud tous les deux comme ça ».

De très belles ambiances d'une nuit de neige !

\* L'autrice Bonsoir Lune a publié *La piscine pastèque*, premier livre traduit en français, présent au Versele 2025.

Aldina Ferreira



**6. Ida et Martha des bois, Ilya Green - Didier Jeunesse, 16,50 €**

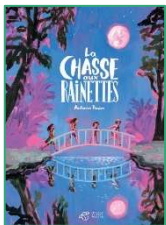
De remarquables illustrations très colorées, souvent frappantes, originales et pleines de fantaisie, déclinent principalement toute la gamme du vert et du brun, mais aussi du rose lors des moments de la vie familiale, opposant les pages entièrement couvertes à celles où les personnages se détachent nettement sur le fond blanc.

Le récit aborde le besoin qu'ont les enfants de faire des découvertes, de vivre des aventures, et il critique l'attitude de parents rigides – à la limite de la caricature – qui veulent interdire à leurs filles toute forme d'émancipation. Une fin ouverte, toutefois, laisse entrevoir, espérer un changement.

Le milieu est celui de bourgeois aisés, mais la scène du repas dans la cuisine ne me semble pas en accord avec la présence d'une cuisinière.

Soutenant par son rythme le cours du récit, la langue est belle, subtile et allusive, parfois, et riche en images et comparaisons.

Marie-Thérèse Lambotte



**7. La chasse aux rainettes, Antonin Faure - Éditions Thierry Magnier, 17,90 €**

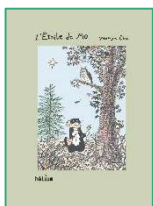
On plonge avec envie dans ce grand album aux illustrations enivrantes de par les couleurs fluos qui contrebalancent les couleurs de couleurs sombres.

On suit l'aventure d'une floppée d'enfants, à leur échelle.

Un vrai sentiment de liberté folle se dégage dans l'élan qu'ils ont à se plonger ensemble à l'aventure dans ces vastes espaces de natures, sans le regard des adultes. On suit donc ces enfants, le cours d'une nuit d'été de grandes vacances où fusent dialogues simples, efficaces au vocabulaire précis mais non artificiels.

L'illustration mène la narration. Un grand sentiment d'appartenance se dégage à être plongé dans cette quête d'aventure partagée à hauteur d'enfant. On vit leur frayeur, leur excitation mais aussi leur fatigue par la description de leurs parcours, leurs échanges concrets sur leurs découvertes ainsi que la représentation de leur mini étapes mais également leurs interactions pleines d'observation et de taquineries. Au bout du compte, il y a bien trois grenouilles, un trésor et leurs curiosité, dépassement de soi, ténacité ont été récompensés. Ces enfants reviennent transformés et encore plus soudés. Un livre qui valorise et décrit l'exploration, hors des parents, qui fait du bien à une époque où les enfants perdent en liberté de mouvement<sup>1</sup>.

Marie-Sixtine Denis



**8. L'Étoile de Mo : aventures forestières, Yeonju Choi – Traduction : Elvire Beaulé (coréen) – hélium, 15,90 €**

Traduit du coréen par Elvire Beaulé, voici un livre de première lecture sur un appel au voyage malgré la peur de l'inconnu. Une histoire d'aventure en somme et de découverte de soi. Mo est un petit chat dans une famille nombreuse de congénères au pelage noir et aux chaussettes blanches. Une nuit d'insomnie, il aperçoit une lumière souriante et part à sa recherche dans le noir. Il rencontre de nombreux animaux qui vont l'aider sur son chemin, un grand-père Hibou entouré de livres, des mésanges prévoyantes, un écureuil maniéré, coiffé d'un chapeau incongru, une raton laveuse cheffe-coq qui reçoit le minou chez elle pour préparer un plat de glands, une

tribu de mulots et enfin des rennes qui l'invitent à faire la fête avec eux en dégustant notamment des champis grillés hilarants ! Chacun de ses interlocuteurs, absolument charmants au demeurant, le met en garde contre un ours tapi dans la forêt. Intrigué certes, Mo n'en a cure et reste avec son idée de trouver la lumière souriante. On le pressentait et cela finit par arriver. Mo rencontre l'ours, élégant et particulièrement gentil, couturier et designer de son état. Un peu comme Yeonju, la jeune autrice-illustratrice

<sup>1</sup> « L'âge moyen du « premier déplacement autonome » est désormais de 11,6 ans chez les enfants, contre 10,6 ans pour leurs parents », <https://reporterre.net/Pourquoi-les-enfants-se-deplacent-de-moins-en-moins-seuls#:~:text=L'%C3%A2ge%20moyen%20du%20%C2%AB%20premier,gr%C3%A2ce%20aux%20t%C3%A9l%C3%A9phones%20portables%201.>

coréenne passionnée par les arts créatifs et le design qui anime avec son père une boutique en ligne, Huginn and Muninn, où l'on retrouve son univers graphique. *L'étoile de Mo* est par ailleurs un bel objet comme en propose de plus en plus la littérature jeunesse, un livre joliment toilé et relié. Pour raconter cette histoire délicate sur la rencontre de l'autre, Yeonju Choi a opté pour des illustrations à l'encre de chine minutieuses et pleines de détails, qui jouent sur différents plans et cadrages. Et la lumière souriante du début, direz-vous ? Elle apparaîtra là où on ne l'attendait pas tout à la fin de ce périple félin.

Michel Torrekens



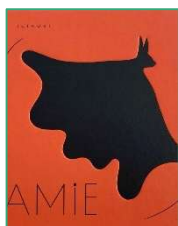
**9. Si difficile, Raoul Nieto Guridi - La joie de lire, 15,90 €**

Hypersensibilité, timidité excessive, mutisme, phobie sociale... On ne sait trop comment qualifier la difficulté que rencontre ce petit garçon au quotidien. D'ailleurs la nommer n'a aucune importance : ce qui compte, c'est de tenter de se mettre à sa place quand il doit affronter le monde extérieur. Car pour lui, toute interaction ressemble à une épreuve : sortir de chez lui, dire bonjour au boulanger, parler au chauffeur de bus, aller à l'école, affronter les autres et le bruit...

Ce texte écrit à la première personne nous plonge dès la première page dans la tête (et le corps) d'un petit garçon et de ses sensations, inscrit en lettres blanches sur fond noir. Ces pages sombres alternent avec les illustrations colorées (avec une prédominance de rouge et de noir) sur fond clair où seuls les contours des personnages sont représentés, accentuant le sentiment de flottement ressenti par le jeune enfant. Ainsi, visages sans bouches, formes évidées aux contours colorés constituent son environnement, tel qu'il semble le percevoir. L'auteur-illustrateur espagnol Raúl Nieto Guridi use de traits spontanés pour représenter les personnages dans un style presque enfantin : les voyageurs du bus, les écoliers, la maman soutenante qui promet « qu'un jour, les mots sortiront tout seuls »... Quant au petit garçon, toujours enfermé dans une bulle (dessinée au trait fin) pour mieux souligner son mutisme, il est représenté tantôt de dos, tantôt de profil, excepté en 3<sup>ème</sup> de couverture : celle-ci le dévoile de face, appareil photo devant le visage, accompagné de deux polaroids. Une dernière page qui laisse supposer que l'enfant trouve dans la photographie son moyen d'expression idéal. « Rendons facile le difficile », signe Guridi dans le texte situé au-dessus, empli de tendresse et d'empathie. Car quand les mots viennent à manquer, d'autres chemins sont possibles pour s'exprimer.

Un album tendre, minimal mais paradoxalement loquace sur un sujet abordé tout en finesse, publié par la maison indépendante suisse La joie de Lire.

Alexia Psarolis



**10. Amie, Icinori - la Partie, 16,90 €**

Icinori est un nom à présent bien connu parmi les « fidèles » du Prix Verseau. Ils savent que c'est un pseudonyme collectif qui désigne un duo d'artistes - Mayumi Otero et Raphaël Urwiller - qui s'est fait connaître par ses recherches graphiques. Ici, comme pour leur album précédent - *Merci* - le titre est court.

Mais on se demande au premier abord si le mot « amie » entre en harmonie avec la forme inquiétante aux oreilles pointues, qui étend sa cape noire sur la couverture rouge vif. C'est sans doute la même crainte qu'éprouve l'enfant lorsqu'une nuit il se fait emporter en plein ciel, jeté dans un sac comme un paquet de linge. Mais une fois à nouveau sur la terre ferme, cette crainte va disparaître. Précisément au moment où, le

ravisser et l'enfant se regarderont dans les yeux. Il deviendra alors clair, y compris pour les lecteurs, que le titre est judicieux.

Mais le voyage ne fait que commencer. Il se poursuivra à pied. Et tout au long de cette longue marche, l'enfant recevra des réponses à sa question du début. Quelle était la question ? Souvenez-vous : avant même la première page, l'enfant interrogeait sa mère pour savoir ce qu'il y avait au-delà des montagnes... La mère s'était contentée d'évoquer l'urgence : « Viens, la nuit tombe... »

En 3 Chouettes, *Amie* a bien sa place. Mais quel que soit l'âge du lecteur, il vaut sans doute mieux que l'adulte reste en retrait, laissant l'enfant « entrer » seul dans l'album. Ne pas rajouter de mots superflus, de questions inutiles, ne pas suggérer d'interprétations. S'il est trop petit, se contenter de lui souffler les mots écrits. Ils sont rares. Souvent en grands caractères. Des onomatopées. Deux phrases en plus de la fameuse question. Laissez-le rêver, s'étonner, interpréter, s'extasier, observer les images. Les chats de la réalité, les animaux fantastiques de la nuit, les ajouts malicieusement, les maisons de la page de garde sont toutes pareilles ? Eh bien non, en regardant mieux, elles sont toutes différentes.

Maggy Rayet



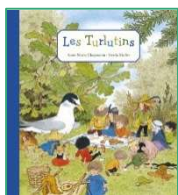
**11. Tom Poulpe, Gaëtan Doré - la Partie, 18 €**

Cet auteur - illustrateur nous étonne régulièrement depuis bientôt 25 ans. Ici encore, son approche est déroutante. Si la scène de départ peut paraître anodine - un enfant pâle sur une plage est distrait par un crabe dont il suit la trace -, la suite des événements entraîne le lecteur dans un monde inconnu, au fond des mers. Tout devient alors source de sensations étranges où les repères traditionnels des récits ne semblent pas nous aider, surtout que l'absence de texte nous demande des efforts d'adaptation. Le silence de la mer n'est plus celui du refus, mais bien au contraire le signe d'une empathie profonde pour les mystères de ses paysages aux transformations illimitées. Le personnage principal ne garde de sa vie sur terre que son maillot bleu qu'il laissera

d'ailleurs dans les abysses marins lorsque son odyssée aura pris fin. Tom, le poulpe fantôme, rencontre de fascinantes espèces aux couleurs changeantes dans un rythme plastique époustouflant. Entre Victor Hugo et Jules Verne, le périple prend des allures d'initiation à la beauté et à l'étrangeté. Toutes les interprétations sont possibles, surtout les plus folles et la majesté des illustrations fait rêver. Un destin fabuleux qui rappelle les mythes antiques, des lumières tantôt rougeoyantes, tantôt sombres comme la nuit

qui évoquent le paradoxe des beautés infinies. Un album dont le format particulier semble la métaphore de la plongée dans un monde aux transparences nébuleuses.

Monique Malfait Dohet (in *Lu et partagé*)



**12. Les Turlutins**, Anne-Marie Chapouton - Gerda Muller - l'école des loisirs, 17,50 €

Née en 1939, l'autrice est de formation littéraire et s'est lancée dans les écrits pour la jeunesse en 1968, produisant poésies, comptines, romans et maints textes d'album. Son style dépouillé, délibérément accessible aux plus jeunes, n'exclut pas un goût prononcé pour la fantaisie. Entre 1983 et 1987, elle collabore avec l'illustratrice néerlandaise Gerda Muller pour un total de sept histoires, d'abord parues chez Nathan, où elle développe un univers proche du conte, servi par des récits discrets et bien construits. Après un recueil intégral intitulé *Le monde enchanté des Turlutins* édité en 1995 chez Rouge et or, c'est L'école des loisirs qui

reprépare l'édition des albums à partir des années 2000.

De douze ans son aînée, l'illustratrice est à l'origine de plus de 200 publications, comprenant des livres scolaires et surtout de nombreux albums et contes. Gerda Muller a ainsi fait très tôt partie de l'aventure du Père Castor, avec entre autres productions la célèbre *Marlaguette* et une version incontournable de *Boucle d'Or*. Elle y déploie avec talent un plaisir visible pour la peinture des plantes les plus modestes et des petits animaux. Dans les trois épisodes repris ici, son travail graphique aux teintes douces et aux mille détails attachants porte le souvenir d'un univers de contes hors du temps, ce qui n'empêche pas l'artiste de glisser dans ses images foisonnantes des cheminées, seaux et pelles en fer, ou des scies à l'aspect très contemporain...

Nous voici donc plongés dans le quotidien des habitants d'un petit village champêtre, avec pour particularité le fait que chacun de ces Turlutins n'est pas plus grand qu'une grenouille ! Les différentes péripéties ont pour contre-point le caractère paisible et comme suspendu des images concluant chaque épisode.

La vie de la communauté est rythmée par les saisons, à la merci des aléas parfois dramatiques du climat, et pourtant on y a le droit d'être grognon ou solitaire, entreprenant ou poète, avide ou pas d'aventures arboricoles ou maritimes, et même de changer d'avis et d'humeur ! Mais la tonalité dominante est joyeuse, avec un penchant tout naturel pour la collaboration en vue du bien commun, l'entraide intergénérationnelle, une curiosité accueillante face à l'altérité et surtout un sens développé de la fête. Se succèdent ainsi farandoles et processions à pied ou en charrettes attelées par des mulots, spectacle de trapézistes, grands piqueniques partagés, sans parler des multiples jeux des enfants et des plus grands.

Le charme de ce recueil tient pour beaucoup à la magie qui se dégage des décors, où l'œil se plaît à s'attarder, guettant rebondissements narratifs, admirant plantes et petits animaux, si plaisamment grands à côté des lutins aux belles tignasses...

Emmanuelle Moreau

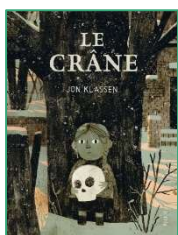


**13. Le gros livre**, Delphine Perret - Les fourmis rouges, 13,90 €

*Le gros livre* de Delphine Perret (*Les Fourmis Rouges*) est d'abord un bel objet. De petite taille, il tient facilement dans une main d'enfant, mais est épais, d'où le titre en forme de clin d'œil. La couverture cartonnée d'un rose saumon est à l'image de ce que nous allons découvrir à l'intérieur : des dessins simplissimes avec une économie de moyens, un trait noir réduit à l'essentiel, et une grande efficacité visuelle. On retrouve le style minimaliste de Delphine Perret qui sert souvent à explorer les liens entre le texte et l'image. Ici, elle y ajoute une approche du livre et de la lecture, souvent drôle, parfois absurde. L'autrice-illustratrice joue aussi avec son lecteur ou sa lectrice en lui proposant une mise en condition (car lire, ça ne s'improvise pas) ou ménage des

pauses pour l'interpeller. En plusieurs séquences dans lesquelles on peut piocher au hasard, elle nous offre une expérience de lecture inédite. Chaque chapitre se termine par une double-page saumonée du plus bel effet et s'ouvre sur une page rouge en mode intercalaire avec des titres comme *À quoi sert une pomme pourrie*, à haute teneur philosophico-humoristique, ou encore *Le meilleur animal de compagnie*, *Ce qu'il faut pour vivre*, *Et si on imaginait des costumes*, etc. On croise des personnages décalés comme Super Content (I, II et III), Gilbert & Jean-Cive, le poussin maladroit, etc. Un livre sympathique qui se déguste comme un bonbon acidulé et qui, l'air de rien, nous amène très loin dans des considérations sur la vie. On attend déjà la suite...

Michel Torrekens



**14. Le crâne**, Jon Klassen – Traduction : Alain Gnaedig (anglais) - Pastel \*, 15 €

Otilla s'est enfuie, elle court toute la nuit dans la forêt enneigée. Que fuit-elle ? L'histoire ne le dit pas.

Tout à coup, elle aperçoit une grande et vieille maison isolée habitée par un « crâne parlant ». Celui-ci lui ouvre sa demeure à condition qu'elle le porte. Elle accepte. Il lui offre l'hospitalité car lui aussi à un lourd secret à porter. Ils se lient d'amitié et vivent en harmonie mais Otilla pourra-t-elle débarrasser le crâne de l'angoisse qui le ronge chaque nuit ?

Cette histoire mystérieuse et envoûtante est l'adaptation par Jon Klassen d'un conte populaire tyrolien qu'il avait lu dans une bibliothèque en Alaska : à partir du souvenir de cette lecture il en a modifié la fin pour la rendre

plus accessible aux enfants.

Les contes traditionnels ont l'avantage de voyager dans le temps et permettent ainsi aux auteurs d'en écrire une autre version qui leur plaît davantage.

Ce livre est étonnant dans sa forme, mi-roman graphique mi-roman, il est découpé en cinq parties qui elles-mêmes sont divisées en courts chapitres.

L'atmosphère étrange qui émane de cette histoire est rendue grâce au dosage subtil entre frayeur et mystère mais aussi à la combinaison entre les illustrations, et la narration simple, chargée de non-dits.

Les illustrations très belles aux textures variées dans une même palette de couleurs gris, noir, vert, rose-orangé, blanc de craie ainsi que le regard fixe et troublant d'Otilla augmentent le suspense du récit.

Quelle riche idée d'avoir écrit cette histoire née d'un mélange d'un conte réel et d'un souvenir de lecture comme dans un rêve où la réalité et l'imaginaire se mélangent.

Jon Klassen né en 1981, est un auteur et illustrateur canadien. Il a débuté dans l'animation pour les studios d'animation Dreamworks puis se tourne vers l'illustration et l'écriture de livres pour enfants. Il devient célèbre par la trilogie des chapeaux parue en version française aux éd. de l'Ecole des Loisirs en mai 2025. Il a remporté la « Caldecott Medal » et la « Kate Greenaway Medal » pour cette même série.

Il est aussi l'illustrateur du livre *Les trois boucs* de Mac Barnett paru aux éd. Pastel qui a été sélectionné dans la catégorie des 3 chouettes du Prix B. Versele de 2025.

Cathy Seron



**15. Bonaventure, Hitchcock et compagnie, Alex couseau - Charles Dutertre – Rouergue, 13 €**

L'ouvrage débute par la présentation des personnages ; un portrait de chacun accompagné de son nom permet au jeune lecteur de s'immerger facilement dans l'univers de Bonaventure & cie, de savoir qui est qui et de se lancer aisément dans cette histoire vivante et pétillante. Le récit construit de petits chapitres donne voix à chacun des héros : d'abord Suzie la souris raconte, suivie de son cousin Bonaventure, Salvador la grenouille etc. La bande d'amis nous relate leur aventure céleste qui vire à l'aventure sous-marine sur un ton simple et ludique empreint d'innocence. Chacun évoque les événements tout en partageant leurs sensations, leurs étonnements, leurs contradictions aussi (l'excitation de partir en voyage mais aussi le pincement au cœur et les

questionnements qui pointent le bout du nez au moment du départ...). Le texte composé de phrases courtes et de dialogues est accompagné d'illustrations colorées et expressives. L'ensemble forme un récit rythmé et prenant qui se déploie dans les mondes de l'espace et des fonds marins, univers fascinants ! Amusement, humour et solidarité auxquels s'ajoute une pointe d'écologie font de ce roman un récit original et singulier.

Catherine Barthélemy



**16. Naruhito Tanaka, Thierry Dedieu - Seuil Jeunesse, 15 €**

Thierry Dedieu n'arrêtera jamais de nous étonner et de nous impressionner avec ses nouvelles trouvailles, mises en page et techniques diverses ! On sait qu'il a une certaine admiration pour le Japon et son célèbre Tasu Nagata, il nous revient cette fois avec un conte d'un ancien samouraï, arboriculteur bonsaïka, grand jardinier auprès de l'empereur et barbier à la demande. Son nom : Naruhito Tanaka qui, las des batailles, se cherche un nouvel emploi pacifique. Après plusieurs tentatives, c'est l'horticulture qui le convainc... Un jour il sera convoqué par l'empereur qui le mettra au défi...à couper le souffle ! L'empereur n'aime pas la perfection !

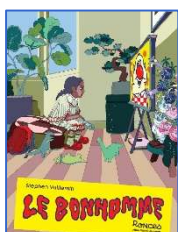
Thierry Dedieu, auteur et illustrateur, réaliste ou dans la stylisation humoristique, photographe, sculpteur de figurines ici, semblera pour les amateurs - de son travail en littérature jeunesse - multiplier pas mal de talents. Les enfants qui le suivront par l'appât des sorties ci et là de ses pépites illustrées pourraient en être épatés (surtout en mettant en lien des albums très différents où Dedieu, très humble, évitera le piège des carcans artistiques, ne signant pas toujours de son nom).

Il s'agit ici d'un conte philosophique prenant, où il faut rester zen car toute la beauté réside bien sûr dans l'histoire mais aussi et surtout dans l'illustration où Thierry Dedieu qui a l'habitude, je le répète, d'avoir plusieurs cordes à son arc, utilise la photographie et pour ses personnages de la sculpture en terre glaise. Le sujet clé de cet album est de démontrer que l'échec existe bien, que l'on peut échouer, la perfection est rare. Sauf chez Thierry Dedieu et c'est là que c'est amusant pour nous médiateur du livre qui connaissons bien l'auteur-illustrateur. Mais l'autre thème sous-jacent, est l'art du bonsaï. Les amateurs de la culture japonaise à la maison le savent, la décoration d'un lieu par les bonsaïs appelle le zen et son entretien est très exigeant, réclame de la précision, de la patience : zen. Il y a une technique pour tailler les branches sinon elles ne repartent pas et l'arbre nain meurt. S'engager dans l'adoption du bonsaï, c'est s'astreindre à une hygiène de grand calme, à une maîtrise de jardinier (et pour les plus adroits et philosophes, à une posture disponible de grande sagesse).

A noter aussi que les photos dégagent un brin de mystère en n'étant pas toujours nettes mais c'est voulu !

Luc Battieuw (in Lu et partagé)

## 4 chouettes



**1. Le bonhomme, Stephen Vuillemin - Albin Michel Jeunesse – Ronces, 18,1 €**

En dépit d'un titre enfantin, nous ne sommes ici ni dans le joli, ni dans l'agréable, et cela peut mettre mal à l'aise... les adultes surtout. La typographie des lettres de ce titre et le cadre de guingois nous orientent vers le récit d'horreur, et la source du dérapage est identifiable par le même code couleurs : le rouge du danger et de la frayeur ainsi que le jaune du malaise s'allient sur l'écran que la fillette regarde hypnotisée, pour composer un personnage clownesque. Ni l'harmonie sophistiquée des camaïeux de verts et de mauves du reste de l'image, ni la présence de belles plantes et de jouets suffisent pour contrebalancer l'impression de discordance, d'inquiétante étrangeté. Ces rouge et jaune vifs se retrouveront à l'intérieur de l'album, en léger

rappel parfois, ou plus manifestement avec la voiture, les habits de plumes, l'intérieur de la machine et évidemment l'explosion.

L'auteur en est à son premier album jeunesse, mais vient du dessin animé et a touché aussi à la BD. Multiprimé pour son film d'animation *A Kind of Testament*, qui a été présélectionné pour les Oscars 2024, cet artiste est sorti de la prestigieuse école des Gobelins à Paris en 2008, soit deux ans après la sortie internationale du film d'animation culte *Paprika*, du Japonais Satoshi Kon. Le rapport avec notre album ? Même si je suis consciente que bien d'autres références m'échappent, de nombreux points communs entre ces deux créations graphiques m'ont frappée. Dans les deux cas, nous nous trouvons devant... un récit de science-fiction surréaliste frôlant le thriller : une esthétique hallucinée multipliant les processions carnavalesques de robots, poupées, jouets et objets étrangement animés dans une apparente gaité forcée ; une voiture rouge ; un télescopage de la réalité et du rêve, ou plutôt du cauchemar ; un récit hypnotique où les décors se déforment, les corps se métamorphosent, les objets prennent vie ; la présence d'un méchant mystérieux qui manipule. Sans parler des innombrables références au cinéma et à la culture pop. Ni de la thématique commune d'une défiance face à la technologie et aux écrans.

Stephen Vuillemin s'empare de ces éléments pour les associer à son propre matériau fantasmagorique personnel et les recomposer en une fable plus universelle, les teintant notamment de la présence sous-jacente de récits et de contes.

Ainsi, comme dans le *Petit Chaperon rouge*, le récit commence par l'avertissement d'une mère à sa fille, avant de la laisser se débrouiller. Comme dans ce conte, l'interdit est transgressé et la fillette, au lieu de s'attarder à cueillir des fleurs, se laisse hypnotiser par la télévision. Comme le *Joueur de flûte de Hamelin*, cette enfant sous emprise va à son tour être suivie d'une procession de camarades qui pourrait aller à sa perte. En outre l'héroïne ressemble tout de même très fort à la Charlotte de *Chien bleu*, que Stephen Vuillemin n'a pas pu ne pas rencontrer...

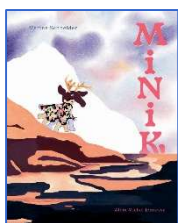
Le plus déstabilisant ici est sans doute le refus apparent de l'auteur à suivre les codes du fantastique pour enfants, où l'histoire – aussi traumatisante soit elle – se termine conventionnellement par un retour à une normalité rassurante. Mais ici, pas de *Paprika* qui se résorbe dans la figure plus sage de Chiba ; pas de Charlotte fière rentrant chez elle à dos de chien ; pas de Dorothée qui se réveille dans sa ferme du Kansas, d'Alice qui reprend conscience sous l'arbre du parc. Ici, c'est comme si *Pinocchio*, tout juste sorti du ventre de la baleine avec Gepetto, se retrouvait définitivement coincé au milieu de l'Océan...

Une fin déconcertante, qui fait évidemment écho au réchauffement climatique que nous connaissons.

Car ne l'oublions pas, nous sommes ici dans la collection *Ronces* d'Albin Michel Jeunesse ! C'est-à-dire dans une série d'albums de fiction conçus pour parler différemment d'écologie, avec des propos non lénifiants et des graphismes hors des sentiers battus. Et qui serait mieux placé que cet artiste aux images audacieusement contemporaines, qui parleront aux enfants d'aujourd'hui, pour glisser que cette montée des eaux n'est pas réversible ? Qu'elle est indissociable d'une manière de vivre où la croissance exponentielle de biens de consommation est loin d'être sans impact, pour ceux qui les fabriquent comme pour l'environnement ? Qu'en amont, cette soif d'acquisition est alimentée par des flux d'images décervelants ?

Mais rassurez-vous ! Les enfants d'une dizaine d'années sauront bien décrypter dans cette histoire horrifique ce qui en fait évidemment une fiction, comme le jeu avec ce genre du récit d'horreur - visible nous l'avons vu dès la couverture -, un début typique des contes, l'esthétique clairement non réaliste, l'emprunt de codes présents dans les mangas et animés japonais, le traitement des couleurs par aplats ou évoquant la pixellisation d'un écran, ou encore le clin d'œil à certains fantasmes bien identifiés des enfants eux-mêmes, tels que la possession d'une voiture ou le fait de pouvoir réaliser les souhaits les plus débridés. Enfin, pour finir de rassurer tout le monde, après l'énigmatique dernière double-page évoquant peut-être un autre côté du miroir avec la trace de l'addiction passée, il suffit de jeter un coup d'œil aux pages de garde de fin. On y retrouve les motifs de dinosaures qui ornaient la couette de la protagoniste au début, mais le fond rouge associé au danger est passé au violet, plus apaisant. Comme si la fillette se réveillait finalement de son cauchemar matinal...

Emmanuelle Moreau

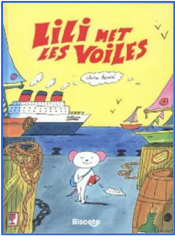


## 2. *Minik*, Marine Schneider \* - Albin Michel Jeunesse, 19,9 €

*Minik*, de Marine Schneider s'inscrit dans la foulée d'*Hekla et Laki* qui a été primé en 2022 par la Pépite d'or du Salon du livre et de la presse jeunesse à Montreuil. *Minik* partage avec *Hekla et Laki* les mêmes approches animistes, généreuses pour nous raconter une cosmogonie dont l'autrice-illustratrice bruxelloise a le secret. Cette histoire commence il y a très très longtemps. L'être humain n'existait pas encore. Suite à une éruption volcanique sous-marine, une île surgit à la surface des océans et de cette île s'envola... Minik, petite créature aux allures de chauve-souris. Ainsi débute une histoire qui va durer des millions d'années. Toutes sortes d'êtres vivants vont apparaître les uns après les autres. Jusqu'à l'arrivée des humains et d'un petit narrateur sorti du

ventre de sa mère : Atlas, suivi des jumeaux Orso et Loup. Ceux-ci vont vivre un drame intime. Marine Schneider aime créer et entretenir un certain mystère : il se manifeste ici avec l'étrange disparition de la mère, avalée par le brouillard. Ce mystère s'épaissit avec l'allusion à des animaux géants, prisonniers de la neige des montagnes alentour. Une menace plane dans l'air, qui pourrait être une inondation, le réveil d'animaux libérés par la montagne ou tout autre chose. Mais Atlas ne s'en laisse pas conter et se prépare à affronter les dangers. Son père, en revanche, décide de quitter l'île. Atlas refuse, pas question de quitter les lieux sans sa maman. Insérée au cœur du récit, la phrase « On s'invente des histoires » dit cette propension qu'ont les humains à appréhender les mystères de l'univers par des fictions. L'imagination de Marine Schneider est à cet égard sans limite, elle semble tout s'autoriser, à la suite du 'petit' Atlas. Des moments de solitude, de frayer, de présences mystérieuses, de disparitions et de réapparitions, de migrations et de métamorphoses jalonnent *Minik*, sorte de cosmogonie, de récit des origines du monde traversé par un animisme déjà présent dans *Hekla et Laki*. Comme dans cet album dont il épouse le grand format, l'autrice-illustratrice belge Marine Schneider parvient à mettre de l'émotion dans de véritables peintures, où les couleurs et la lumière s'entremêlent harmonieusement, avec des touches fluos judicieusement utilisées. Elle porte une attention particulière à ses paysages avec des ciels changeants et à sa mise en page agrémentée d'encadrements et de vignettes parsemées de plantes, de mammifères, de poissons, d'oiseaux, de reptiles...

Michel Torrekens



### 3. *Lili met les voiles : l'aventure coûte que coûte*, Clara Hervé – Biscoto, 15 €

Une souris idéaliste et déterminée en quête d'aventures maritimes, passionnée de lecture, un rat amical un peu rebelle, un pirate pas si héroïque que ça, un capitaine fourbe et exploiteur, deux bandes de rongeurs rivales, des humains pas si malins... tels sont les protagonistes de cette bande dessinée joyeuse et optimiste.

Le scénario ? La jeune Lili souhaitant plus que tout fuir la vie laborieuse et monotone de la souricière familiale s'embarque sur un bateau, « déterminée à réaliser ses rêves » de pirate-aventurière. Après moult rencontres et péripéties, faisant fi des conventions, elle parviendra avec l'aide du rat Coco à confondre les menteurs, changer l'ordre des choses et concrétiser sa passion pour les histoires.

Sous des dehors naïfs, l'album aborde des thématiques très contemporaines : exploitation des travailleurs, aménagement du temps de travail, productivité, bien-être, solidarité, différence, idéalisation des idoles... Les dialogues sont souvent drôles, parsemés d'expressions rigolotes parfois empruntées à la mamie de l'autrice (« Pas de bobo, les asticots ? », « Face de pet »...).

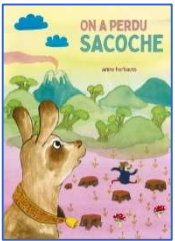
L'histoire est soutenue par un dessin au trait fin, dynamique et spontané, rehaussé de couleurs lumineuses où dominent le bleu et le jaune. L'illustratrice utilise des outils assez classiques : « J'utilise tout bêtement les plumes atome (Bic) avec de l'encre Pélican, et pour la couleur les encres aquarelles Colorex. Sinon quand je colorise à l'ordinateur sur Photoshop, j'ai du mal à choisir les couleurs, alors j'utilise l'outil pipette sur les planches de Tintin. »\*

Une BD drôle et nuancée, prônant le pouvoir de l'amitié et de la lecture, dans laquelle les enfants devraient se reconnaître facilement. Comme les petits rongeurs de cette histoire devant fuir le monde des humains, ils sont sans cesse confrontés au monde des adultes, parfois si éloigné de leurs préoccupations.

Clara Hervé (1997) est une scénariste et dessinatrice française. Fan de musique, elle a créé en 2022 un vrai-faux groupe de musique punk, Les Scrunchie, dont elle a réalisé les affiches, les costumes, écrit les paroles et composé les musiques. La même année, elle fut lauréate du premier prix du Concours Jeunes Talents du Festival International de la bande dessinée d'Angoulême. *Lili met les voiles* est sa première BD publiée, pour laquelle elle a obtenu une mention spéciale dans la catégorie jeunesse au festival d'Angoulême 2025. Clara travaille dans l'Atelier Demi-Douzaine, qu'elle partage avec neuf autres illustrateurs. Elle finalise actuellement son prochain album *Les escargots meurent debout*, un récit nourri par son amour pour la musique.

\* <https://www.maison-georges.com/blog/dans-latelier-clara-herve/>

Catherine Hennebert



### 4. *On a perdu Sacoche*, Anne Herbauts\* - Casterman, 18,5 €

Dans cette bande-dessinée dans laquelle on reconnaît son univers graphique et poétique, Anne Herbauts joue, un peu comme à chaque album en fait, à mélanger le virtuel - employons ce mot puisque nous sommes dans l'univers d'un jeu vidéo - et la réalité. Le prologue par exemple, mettant en scène un enfant rentrant de l'école, semble nous placer dans un quotidien somme toute assez banal : enlever ses baskets, s'affaler dans le fauteuil, jeter le cartable par terre et s'offrir une pause jeu avant d'entamer les devoirs.... Mais à bien y regarder, la réalité est déjà légèrement floutée : des palmiers ne surgissent-ils pas sur le bord du chemin, juste après le passage du bus, dont - justement - le conducteur crache des noyaux de dattes par la fenêtre ? Dès que l'enfant nous

invite - en même temps que Miette et Sacoche - à découvrir son jeu vidéo, le virtuel passe dans la réalité : il s'agit de gagner des points en ramassant des cerises pour viser des pissenlits électromagnétiques tout en évitant de marcher sur les champignons. Bon, jusque-là tout va bien, on suit la « logique » de ce jeu certes un peu farfelu. Mais subrepticement, au beau milieu d'une page, l'enfant (on le reconnaît bien à sa toque), ainsi que Sacoche, la petite chèvre adorable, se retrouvent soudain à l'intérieur du jeu. Là encore, la transition se fait tout en douceur, sans que le lecteur le remarque forcément. Et d'ailleurs, cela suit une certaine logique : les jeux vidéo étant, on le sait, particulièrement immersifs, l'enfant s'identifie tout naturellement à Topla, la taupe-héroïne... La réalité réelle « extérieure » et la réalité virtuelle du jeu (vous continuez à suivre ?) finissent par laisser la place, au niveau 4, à un monde totalement imaginaire avec la disparition de la pauvre Sacoche et l'apparition de nouveaux personnages, « Ornica » et les voleurs « Matasa », « Montonson » et « Notrevotreleur » (sortis tout droit de l'album mythique de Tomi Ungerer), dont on ne sait pas s'ils sont effectivement des personnages du jeu ou sortis du subconscient de l'enfant qui sait - dans un coin de sa tête, la réalité n'étant pas si loin - qu'il a des devoirs à faire. L'univers tourne en rond et au délire, avec ses multiples clins d'œil à Alice et de brefs rappels de la réalité « extérieure » comme la recherche en urgence du câble pour recharger la batterie... Le lecteur est pris par le tourbillon du jeu, passant d'un niveau à l'autre à la recherche de Sacoche, avec toujours en haut de chaque page les informations habituelles sur le niveau de batterie, les points gagnés ou perdus.... Et Sacoche dans tout ça ? Est-elle juste une petite chèvre, compagne de jeu que l'enfant, amatrice de pissenlits ? Ou plutôt l'incarnation du parent, un peu largué, qui ne comprend pas grand-chose et que l'enfant tente gentiment d'entraîner dans son univers ludique. C'est ce que laissent penser les remarques complètement décalées, si pragmatiques et drôles, de Sacoche : ramasser des cerises sous des palmiers dattiers ??? Sacoche est effectivement perdue, mais au sens propre ou au figuré ? On pourrait passer des heures à décortiquer cette œuvre, si riche et intelligente, découvrir de nouveaux indices et références, où tout fait sens et où chaque détail raconte sa propre histoire, ouvrant la possibilité à de multiples lectures. Mais, ne vaut-il pas mieux se laisser simplement emporter par la narration et plonger dans cet univers de jeux vidéo qui ravira autant les experts que les novices ?

Claire Halgand



**5. Graine de grenade : conte de Palestine, Jihad Darwiche - Françoise Joire - Editions du Jasmin, 15,9 €**

Voici un album qui est bien à sa place en 4 Chouettes. En tous cas, il ravira les lecteurs qui connaissent déjà Blanche Neige. N'est-il pas interpellant en effet de retrouver dans un conte du Moyen-Orient, des éléments d'un conte européen, rendu célèbre par les Frères Grimm? Dans *Graine de Grenade*, la marâtre n'est pas une belle-mère mais bien une mère et les sept nains sont remplacés par une ogresse bienveillante et protectrice. Quant à la pomme empoisonnée elle devient un peigne...

Évidemment, l'intérêt de l'album va bien au-delà de cette proximité. A commencer par l'omniprésence de la grenade, ce fruit originaire d'Iran, mais présent dans toute la région, où il est considéré comme un symbole de vie et de fertilité. Rappelons que l'auteur de l'album est libanais et qu'il a joué un rôle essentiel dans le renouveau du conte, en arabe et en français. *Graine de Grenade/Conte de Palestine* a été publié une première fois en 2012. Cette année-là, la Palestine était devenue membre à part entière de l'Unesco. Le voici réédité alors que le contexte international est pour le moins dramatique.

Il ne faudrait pas négliger les illustrations : celles de Françoise Joire sont inspirées de techniques et de couleurs de la broderie palestinienne. Pour clôturer le volume, le lecteur est d'ailleurs invité à quitter la fiction pour en apprendre un peu plus sur cet art unique. Née en 1936, Françoise Joire est à présent une vieille dame. C'est une chance de pouvoir ainsi comprendre et partager un peu son travail.

Maggy Rayet



**6. Des siècles et des siècles, Christophe Honoré - Gwen Le Gac - Éditions Thierry Magnier, 18,9 €**

Un livre qui s'étire dans un format à l'italienne, une longue phrase qui s'étire de page en page... et c'est toute l'histoire du monde qui s'étire devant nous, à rebours : des années 2000 à notre bonne vieille Lucy, en passant par la guerre du Viêtnam, la Seconde Guerre mondiale, le dernier empereur de Chine, Louis XVI, le Roi-Soleil, les Samouraïs ou encore les pyramides du Nil. Qui donne ce cours d'histoire ? Un grand

frère qui veut obtenir de sa petite sœur le vélo sans petites roues et lui signifie, pour ce faire, qu'elle est beaucoup plus jeune que lui et qu'elle ne connaît rien à la vie alors que lui a déjà tout vécu ! La réponse de la petite sœur est péremptoire et nettement plus brève : « Non ».

Le pari était risqué : une phrase unique, extrêmement longue ? Mais cela fonctionne car les virgules viennent structurer le propos. L'effet qui en ressort est une spontanéité terrible ! On suit le grand frère qui parle d'une traite et on jubile de le voir discutailler, un art que cultivent si bien les enfants : c'est original et très drôle !

Le refus de la sœur à la toute fin du texte est riche de sens : c'est une sœur qui dit non à son frère, mais c'est aussi une fillette qui s'affirme, voire qui refuse toute l'histoire paternaliste...

Les illustrations contrebalancent la détermination du garçon en apportant des touches floues : l'illustratrice française Gwen Le Gac utilise la peinture à l'huile à la manière des impressionnistes. Ce qui n'empêche pas les deux enfants de nous regarder bien en face.

Catherine Bourguignon



**7. Ils arrivent, Eric Pessan - Éditions Thierry Magnier - Petite Poche, 4,2 €**

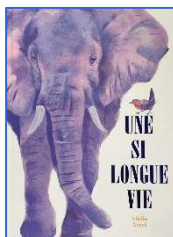
Un petit garçon a entendu qu'« ils » allaient bientôt arriver. Qui, « ils » ? N'osant pas poser trop de questions, il mène l'enquête comme il peut, n'ayant que les mots que la peur fait dire à son papa, à son copain, au papa de son copain, aux gens de la radio. « Ils » arrivent dans la ville et « ils » font peur à tout le monde.

Ce récit est vraiment à hauteur d'enfant : un enfant qui observe son entourage, sent la peur l'envahir, puis finalement, quand il comprend que ceux qui sont arrivés sont simplement des humains épuisés, se laisse guider par son instinct et leur offre du pain.

La fin du livre reste assez ouverte, l'auteur nous épargne une conclusion trop explicite, trop facile ; la discussion ne s'engagera que plus aisément...

Eric Pessan est un auteur bien connu de cette petite collection de romans réflexifs, la Petite Poche des éditions Thierry Magnier ; c'est à lui que l'on devait déjà *Le poème de Fernando*.

Catherine Bourguignon



**8. Une si longue vie, Giulia Vetri - la Partie, 20 €**

Une magnifique couverture montrant un éléphant dans toute sa grandeur, flanqué à sa droite d'un petit oiseau, annonce bien la couleur du contenu habilement suggéré. Dans une introduction, l'autrice précise : « *En une vie humaine, combien de vies animales peuvent-elles être vécues ? Et combien de vies humaines faut-il mettre bout à bout pour atteindre l'équivalent des cétacés, ou des arbres, pluricentennaires ? Voilà quelques-unes des questions que pose cet imagier, qui célèbre dans le même temps la diversité des espèces, depuis la mouche du vinaigre jusqu'à la baleine boréale, en passant par le hibou grand-duc, le chat ou l'éléphant.* »

Double-page par double-page, le lecteur est invité à découvrir les êtres qui vivent un an, 10 ans... 50 ans... jusqu'à 100 ans et plus.

L'éléphant vit ainsi une soixantaine d'années. Cela représente 100 vies d'un papillon. Homard américain, tortue géante des Galapagos, requin du Groenland vivent plus de 100 ans...

Giulia Vetri compare les longévités des animaux, avec une présence humaine en repère. Elle part des plus brèves, avec le célèbre éphémère, jusqu'aux plus longues : cétacés bicentennaires, arbres, coraux millénaires et la méduse immortelle... Certaines planches regroupent des animaux qui partagent la même longévité, d'autres posent des équivalences ludiques qui créent parfois des surprises.

Un glossaire figure en fin d'ouvrage. L'autrice y explique les facteurs qui influent sur la durée de vie d'un être vivant : s'agit-il d'un mâle, d'une femelle ? d'un animal sauvage, domestique, en captivité ? Son milieu naturel connaît-il des bouleversements ? Un imagier unique en son genre qui brille par son originalité, fournissant au lecteur une multitude d'infos « inédites » parsemées çà et là aux côtés d'époustouflantes illustrations colorées. Exceptionnel ! Chapeau bas l'artiste ! Dès 5 ans.  
*Isabelle Decuyper (in Lu et partagé)*

Il nous est apparu que cet album, à la fois documentaire et imagier, présentait également une dimension esthétique et poétique ainsi qu'une forme propre de narration, justifiant pleinement sa place dans une sélection du Prix Versele.

L'autrice interroge de manière originale le concept même de vie (le livre ne finit-il pas sur une double page hypnotique sur la méduse immortelle ?) et montre effectivement du même coup l'incroyable diversité des formes de vie sur Terre. Celle des espèces à l'échelle mondiale, dans un groupe déjà défini (on pense à la page montrant différentes espèces d'ours), ou au sein d'une espèce (les chiens, tous représentants de *Canis lupus familiaris*). Les illustrations participent également de manière très intelligente à cette représentation de la biodiversité en jouant tantôt sur les similitudes (diversité des ours), tantôt sur les oppositions, à l'instar de cette double-page plaçant en vis-à-vis l'éléphant et le fragile monarque. La relation que l'homme entretient avec les animaux est elle aussi questionnée puisque l'autrice a choisi de présenter aussi bien des animaux sauvages, familiers ou non, des animaux domestiques, voire des animaux spécifiques (la fameuse Nénette du Jardin des plantes à Paris). Tout cela avec une rigueur scientifique très solide grâce notamment à l'introduction et au paratexte final posant, de manière claire, les définitions et les concepts sur lesquels l'autrice a basé son travail, et à l'emploi systématique et conjoint des noms vernaculaires et scientifiques. La volonté artistique que l'on perçoit dès la couverture passe notamment par le choix des couleurs, la mise en page et les dessins des animaux eux-mêmes, représentés de manière parfaitement reconnaissable mais avec une liberté de trait toute artistique comme ce magnifique paon bleu trônant fièrement (évidemment) au centre de la double-page. Le texte me semble également porter une véritable dimension poétique. Il suffit de quelques noms bien choisis pour nous émouvoir et ouvrir notre imaginaire : « la crevette fantôme de la baie, le rouge-gorge étoilé... », sans parler de tous ces noms latins dont le charme, en tout cas pour moi, rentre bien dans le champ de la poésie.

Le sentiment de narration est quant à lui donné par l'ordre de longévité croissante des êtres représentés et la présence des quelques personnages humains à différents âges, donnant ainsi des repères concrets aux jeunes lecteurs - pour lesquels la notion du temps peut parfois paraître abstraite. Ces personnages, grâce aux précisions données sur leur prénom, âge ou autre, nous paraissent ainsi très vivants et servent, par le même coup, à rendre les animaux présentés plus réels et proches de nous. Si, sur certaines pages, les animaux sont représentés les uns à côtés des autres, d'autres laissent à voir de véritables scènes dans lesquelles les animaux interagissent (un autre aspect de la biodiversité d'ailleurs) et peuvent raconter de véritables histoires. Ainsi l'image, très belle et poétique, de Nina dansant avec les hirondelles, ou la planche montrant des animaux de chez nous, ver de terre, souris, poule, lièvre, renard...sur lesquels plane le hibou grand-duc, double-page qui pourrait facilement servir de base autant à des aventures mouvementées qu'à un exercice de construction de chaîne trophique.

Un album grand format, généreux et original qui dépasse l'étiquette du documentaire et qui pourrait en fasciner plus d'un.

*Claire Halgand*



**9. La grande Cradolasse : princesse du Pays de boue, Béatrice Alemagna - l'école des loisirs, 15,5 €**

En découvrant la formidable couverture de cet album et son titre à la fois drôle et intrigant, on se dit qu'on va lire une histoire d'amitié originale entre une toute petite fille vêtue d'un anorak jaune fluo et une gigantesque créature dégoulinante de boue, au regard bienveillant. Et comme toujours, chez Béatrice Alemagna, on découvre une histoire beaucoup plus profonde. La colérique Yuki, suite à une bêtise, va descendre (un peu à la manière d'Alice) dans le monde souterrain et faire face à son propre monde intérieur. Idée géniale que cette Grande Cradolasse, « Cradouille, pour les amis », chose informe et monstrueuse, changeant sans cesse de taille, symbolisant tout un magma émotif (colère, frustration, culpabilité, honte, peur, apaisement, tendresse). Une fois calmée, Yuki sortira des égouts et de sa propre noirceur, à la fois grandie, plus affirmée et rassurée

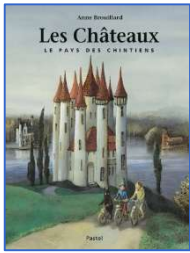
d'avoir pu resserrer les liens avec son grand frère Sven.

Un voyage immersif au cœur des émotions servi par un texte ciselé, inventif, poétique, très accessible, rehaussé de dialogues savoureux. Le tout magnifié par de somptueuses illustrations mystérieuses et contrastées, un peu inquiétantes, très sensorielles, d'une grande expressivité graphique. Parmi ses outils, l'illustratrice utilise la craie grasse et le pinceau. La couleur dominante est le brun et ses différentes nuances d'où surgit l'éclat lumineux du ciré jaune et quelques couleurs vives lors des différentes découvertes de l'enfant. On craque pour les taquins culpibouloux aux attitudes et réactions tellement enfantines. L'ambiance générale est japonaise (environnement urbain, prénoms des enfants, la créature de boue rappelant les Yokai du folklore).

Un album fascinant entre rêve et réalité - l'autrice qualifie volontiers son approche de « réalisme réinventé » -, d'où ressortent des thèmes récurrents : métamorphose, recherche de soi, identité, univers intérieur.

Née à Bologne, Béatrice Alemagna (1973) a une cinquantaine d'ouvrages à son actif. Après avoir étudié le graphisme et la photographie en Italie, elle s'installe en France où elle réside depuis une vingtaine d'années. Plusieurs de ses livres illustrés ont fait partie de la sélection ou présélection du Prix Bernard Versele (*Même pas en rêve*, en 2024, *Le fabuleux désastre d'Harold Snipperpott*, en 2021...). Parmi de très nombreuses récompenses, citons la distinction La Grande Ourse décernée en 2023 par le Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil pour l'ensemble de son œuvre.

*Catherine Hennebert*



**10. Les Châteaux - Volume 3 : Le pays des Chintiens, Anne Brouillard \* - Pastel \*, 19 €**

Ce troisième volume de la saga du pays des Chintiens propose un nouveau voyage de Killio et Veronica avec Pikkeli Mimou. Ils vont rencontrer de nombreux personnages parfois déjà aperçus dans les deux premiers tomes ou dans d'autres albums de l'artiste, de nouvelles silhouettes apparaissent aussi, mêlant joyeusement êtres humains et animaux. Cette fois, les héros partent à la découverte d'un trésor. Comme d'habitude avec Anne Brouillard, là n'est pas l'essentiel. Le trajet conduit le lecteur d'un lieu à un autre, dans des paysages somptueux ou au creux d'une intimité chaleureuse. Partout, la lumière nous émerveille, qu'elle se reflète dans l'eau, à travers les vitres, dans la chaleur d'une maisonnée ou la blancheur éclatante de la neige. Les cadrages rivalisent d'audace, les couleurs resplendent, les mises en page se renouvellent entre bande dessinée et illustrations d'albums. Chaque double-page présente son lot de douces surprises, comme la fascinante plongée vers le sol du Chat Mystère avec Pikkeli sur le dos. Les approches architecturales jalonnent également le récit avec des modèles de châteaux qui font rêver et que le lecteur découvre même en coupe, comme s'il s'agissait d'une maison de poupée. La musique est en outre convoquée pour ravir nos sens : une mélodie douce accueille les personnages et revient charmer nos trois voyageurs, grâce à une étrange boîte à musique. Il est possible de l'écouter en scannant un code barre. Quand la dernière page est tournée, l'envie de revenir à la première nous rassure, tellement il est difficile de quitter ce monde de beauté et de lumière.

Monique Malfait Dohet (in Lu et partagé)



**11. Mon chien, la luciole et les roulades arrière, Myren Duval - Charles Dutertre – Rouergue – dacodac, 9,5 €**

C'est avec plaisir que nous retrouvons Pauline, ses parents et son confident, le chien Pooja dans ce quatrième opus de la série *Mon chien*. Du haut de ses 8 ans, la fillette est toujours aussi attachante, dotée d'un sacré caractère et d'un franc parler insolent, butée, pétillante, sensible, avec un sens de l'humour très personnel. Après avoir approché les thématiques de l'immigration, des guerres et des religions, des droits humains et de la maladie d'Alzheimer dans les 3 premiers volumes, Myren Duval aborde un sujet jamais encore évoqué en littérature jeunesse, celui du deuil périnatal. Comme toujours, elle adopte le point de vue de l'enfant et le fait avec un mélange de légèreté et de gravité. Beaucoup de questions, parfois sans réponses, se bousculent dans la tête de Pauline : A quoi sert l'école ? Pourquoi pas un chat plutôt qu'un petit frère ou une petite sœur ? Est-ce que ses parents l'aimeront toujours autant quand le bébé sera né ou l'amour sera-t-il coupé en deux ? C'est quoi une fausse-couche ? Que deviennent les corps après la mort?... Autant d'interrogations présentées avec beaucoup d'empathie, de délicatesse mais aussi un brin de malice tant dans les mots que les illustrations. Divisé en 31 courts chapitres, ce roman d'une grande justesse est facile à lire et se termine sur une note d'espoir (un projet d'adoption) qui vient adoucir la douleur et le chagrin suite à la perte de ce bébé. Les paroles finales de la maman sont pleines de tendresse :

« J'aime l'imaginer comme une petite luciole. Virevoltant. »

Myren Duval est une autrice et enseignante française. Elle a exercé pendant 20 ans au Caire puis au Népal où elle entame parallèlement une carrière de romancière jeunesse. En 2018, elle publie au Rouergue *Mon chien, Dieu et les Pokétrucs*, illustré par Charles Dutertre. Son roman graphique *Merci pour la tendresse*, illustré par Emma Constant a fait partie de la présélection du Prix Bernard Versele 2025.

Charles Dutertre (1972) est un auteur et illustrateur jeunesse français, qui travaille aussi pour la presse. Il a étudié à l'École supérieure d'arts et médias de Caen-Cherbourg et à l'École régionale des beaux-arts de Rennes. En 2004, il illustre *Tu parles, Charles !*, écrit par Vincent Cuvellier, qui obtient plusieurs récompenses dont le Prix Bernard Versele. En 2018, il reçoit le prestigieux Prix BolognaRagazzi, dans la catégorie Fiction pour *L'Oiseau blanc*, sur un texte d'Alex Cousseau. Plusieurs de ses albums ont participé aux présélections du Prix Bernard Versele (*Le Petit Bidibi*, de Serge Valentin en 2024).

Catherine Hennebert



**12. Ma vie en grand, Julia Kerninon - Anne-Lise Boutin - Seuil Jeunesse - Le Grand Bain, 9,9 €**

Voilà un court roman bien sympathique qui sort des sentiers battus ! Joey, 10 ans, désespérant d'être enfant unique et s'ennuyant comme chaque été au centre aéré, va vivre une incroyable aventure qui le plongera, à son grand étonnement, dans le monde pourtant si lointain des adultes. Oublié par ses parents, enlevé par un étrange camionneur, il découvre avec effarement que tout le monde le considère désormais comme un adulte. En compagnie du jeune Baby Love, 6 ans, qu'il prend vite sous son aile, il va être confronté au monde du travail, des responsabilités et des compromis, de la débrouillardise et surtout goûter pour la première fois à l'indépendance et à la liberté. Et puis, il y a le personnage de Mabel qui vit la même situation qu'eux et qui décide, avec l'aide de Baby au dessin, de raconter leur extraordinaire équipée afin d'en laisser une trace écrite,

ce qui souligne une fois de plus l'importance des histoires, vraies ou inventées.

Julia Kerninon décrit avec originalité, humour, bienveillance et beaucoup de finesse le subtil, mystérieux (et parfois brutal) moment qui marque la fin de l'enfance, lorsqu'on devient « grand ». L'inversion des rôles, teintée ici de fantastique, permet une réflexion très intéressante sur les rapports parfois compliqués entre parents/adultes et enfants.

Les illustrations détaillées à l'encre et aux feutres d'Anne-Lise Boutin éclairent joyeusement le propos qui sans cela pourrait paraître quelque peu inquiétant.

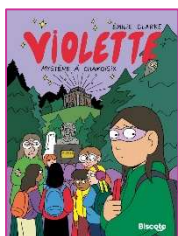
Nous avons aimé le fait que le roman ne soit pas explicatif et se clôture sur une fin ouverte et positive. Un mot encore sur le titre si bien trouvé, qui prend vraiment tout son sens ou plutôt ses sens.

Ancienne slameuse, Julia Kerninon (1987) est une romancière et traductrice française. Après avoir publié 2 romans jeunesse pour ados sous le pseudonyme de Julia Kino (*Adieu la chair*, 2007 ; *Stiletto*, 2009), elle se met à écrire avec succès des romans sous son vrai nom, (*Buvard*, 2014 ; *Liv Maria*, 2020 ; *Sauvage*, 2023...).

Formée à l'école Duperré en Arts et Impression Textile, puis aux Arts Décoratifs de Paris, Anne-Lise Boutin (1977) travaille régulièrement pour la presse et pour l'édition jeunesse. Ses illustrations à l'encre, au feutre, à l'huile, en papiers découpés ou collages numériques, s'inspirent souvent des arts populaires, du merveilleux et de l'étrange. L'album *Les frères Zzli* réalisé avec Alex Cousseau chez les Fourmis Rouges a fait partie de la sélection du Prix Bernard Versele 2024.

Catherine Hennebert

## 5 chouettes



### 1. *Violette : mystère à Chamoisix*, Emilie Clarke – Biscoto, 19 €

On entre dans ce troisième volume des aventures de Violette sans difficulté grâce à la petite présentation des personnages en premières pages. L'auteur les resitue et explique en quelques mots ce qui leur est arrivé dans les aventures précédentes. Le trait espiègle et dynamique, les couleurs vives, les expressions et attitudes des personnages rendent bien l'atmosphère du voyage scolaire (l'ennui dans le bus par exemple) et les relations entre les élèves (moquerie, jalousie, enthousiasme, lassitude...). Tout en conservant le fil narratif de la vie en groupe pendant un voyage scolaire l'autrice ajoute du mystère qui se poursuit par une enquête. Par petites touches le surnaturel apparaît (Violette voit grâce à ses lunettes une femme-fantôme) et l'envie de comprendre ce qui se passe prend le dessus. Les apparences trompeuses finissent par être révélées et la vérité triomphe. Cette enquête amusante à hauteur d'enfants tient le lecteur en haleine jusqu'au bout.

Catherine Barthélemy



### 2. *Comme des sœurs*, Annabelle Gormand - CFC éditions\* - 7|107, 16 €

Pour sa première bande dessinée en tant qu'autrice-illustratrice, Annabelle Gormand (1995) aborde de nombreuses questions qui agitent la préadolescence.

Le récit qui se concentre sur Lili et Zoé, deux camarades de classe en route pour leur première fête "de grandes", se déroule en une journée. Pour représenter leur libre déambulation dans une ville accueillante, Annabelle Gormand opte pour une grande liberté de trait, très lisible, à la plume et à l'encre de Chine. La représentation des visages et des corps est assez peu caractérisée. Cela correspond bien aux hésitations (comment se faire entendre ?), aux craintes (vais-je être acceptée à ma première fête ?), questionnements

(pourquoi il peut être dangereux d'aller en manifestation ?) et aux rêves (faites que j'aie une sœur) de cet âge entre deux âges. La personnification soudaine du soleil ou des boîtes aux lettres nous rappelle la pensée magique de l'enfance. Au long de la journée, au fil des dialogues et des rencontres, Lili et Zoé (s') interrogent les stéréotypes sur le physique, la valeur marchande qui donne la valeur tout court, le respect de l'ordre, les modes de militantisme, la défense du vivant...

Le très beau passage onirique d'une partie de jeux de rôle - malicieusement appelée *Donjons et Chatons* - nous montre la petite bande de préadolescent.es et surtout Zoé s'essayer à différentes personnalités et être au monde.

La ville personnifiée, les différentes rencontres, les conversations, les gestes quotidiens et le corps des deux filles dans la ville, une nouvelle coupe de cheveux, le jeu entre les préadolescent.es, tout participe à créer un espace où l'intime, le politique, et l'imaginaire se rencontrent, se répondent et s'enrichissent.

Lili et Zoé, de milieux et d'éducation différentes, nous invitent dans leur dialogue et leur confrontation d'idées à nous questionner de même.

La violence policière, dont est coupable le père de Zoé, qui plane sur tout le récit, trouve une explication apaisante en fin d'album.

L'art de l'autrice nous rend sensible la réalité affective, émotionnelle et intellectuelle des deux filles occupées sérieusement, comme le sont les enfants, à se transformer sous nos yeux, à grandir.

Une très belle œuvre sur la sororité, l'engagement, la construction de soi.

Myriam Horman



### 3. *Vents de mémoire*, Yves Nadon - Nathalie Novi - D2Eux, 20 €

Nous entrons avec *Vents de mémoire* dans un univers chatoyant où les coups de pinceaux se font généreux, sensuels et où le crayonné se pose délicatement sur le papier.

Nathalie Novi nous séduit et nous emporte dans un monde entre la réalité et sa transposition sensorielle liée à la couleur, vibrante d'ombres profondes et de lumière.

Un fauteuil vide où s'est posé un fil de laine rouge, une bobine posée sur le sol, prête à se dérouler pour suivre les méandres d'un récit ... celui de l'auteur emporté par sa propre enfance. L'histoire prend ce caractère singulier puisqu'il est écrit à la première personne mais aussi - et là est sa force - universel, contant l'amour d'un garçon pour sa grand-mère. Les mots se font simples et traduisent des événements du passé. Se tissera

dans le creux du souvenir d'Yves Nadon, l'histoire de sa grand-mère posée sur des bouts de tissus comme les éclats scintillants de toute la vie d'une femme.

Les souvenirs plus anciens seront comme ensevelis dans des teintes plus sombres puis la vie se fera à nouveau joyeuse, éclatante portée par la mémoire de la grand-maman et l'amour de ses proches, nous éloignant de l'oubli. Les quatre pages silencieuses invitent au songe et à une appropriation personnelle de ces moments de douceur.

Le pouvoir du vent se fait mystérieux. Comme pour les prières posées sur des triangles de couleur, il vient toucher l'âme. C'est une ode au souffle de la vie.

Hélène Désirant



**4. Les grandes marées, Marie Boulier - Editions Thierry Magnier - Petite Poche, 4,2 €**

En quelques phrases, Marie Boulier, dont c'est le troisième roman paru dans cette collection, parvient à rendre réel ce petit port de pêche à l'aube d'un jour de tempête. Ce sont les grandes marées de l'équinoxe d'automne, celles où la mer monte le plus haut, où les vagues sont les plus fortes et la mer dangereuse. L'autrice décrit à la perfection aussi bien la force et la sauvagerie des éléments que l'ambiance feutrée et chaleureuse du petit café où se réfugient les marins coincés au port.

Le rythme du récit semble suivre aussi bien le flux et le reflux des vagues que l'état psychologique du père entre maussaderie, impatience et excitation. À travers le rythme des chapitres, alternant les scènes sur le port, avec la belle accalmie dans le bar, et celles sur le bateau où l'inquiétude de Mousse déferle pour se transformer en panique. À travers aussi le rythme des phrases qui se raccourcissent au moment des scènes de tempête, allant de pair avec les rafales de vents et le déchaînement des vagues et lorsque les dialogues, comme des cris, augmentent le rythme syncopé du récit. Ce mouvement des vagues, ce flux et ce reflux incessant que rien ne peut arrêter, fait bien sûr également écho à la maladie du père, avec son alternance de moments d'euphorie et de dépression.

Si le sujet principal du livre reste la maladie, c'est aussi un livre sur la mer, personnage à part entière, si bien décrite et qui ouvre le récit. C'est aussi un livre sur l'amour entre un père et sa fille et le sentiment de confiance parfois mis à mal dans ce cas particulier. Le lien qui les lie, plus fort que la maladie, est symbolisé, à plusieurs reprises, par leurs mains qui se nouent et se serrent : main du père qui serre celle de Mousse dans sa poche au moment de partir à l'aventure, main de Mousse qui serre les doigts de son père dans le bateau pour l'inciter à se calmer et peut être aussi pour se rassurer elle-même.

C'est un livre où les femmes sont des piliers contre la maladie et les éléments déchaînés : le courage de Mousse, la force tranquille de Solène et, en arrière-plan, le personnage de la mère, incarnant la stabilité de la famille.

C'est aussi un livre sur le courage et la solidarité, sur une communauté soudée, comme un équipage de bateau dont chaque membre veille sur les autres.

Et tout ça dans ce petit livre au format poche !

Claire Halgand



**5. Les téléphonistes anonymes, Agnès Desarthe - Walter Glassof - Gallimard Jeunesse, 11,9€**

Après le très perché *Marie-Aude Brosse* d'il y a deux ans, voici un nouveau roman remarquable sur l'importance dans la vie quotidienne des téléphones et autres écrans. Outre ce thème central, on y retrouve pareillement une jeune narratrice à la manœuvre et beaucoup d'humour.

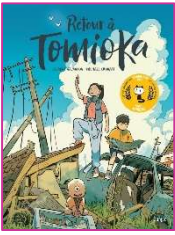
Les ressemblances s'arrêtent là, car Prudence n'est pas directement concernée par le problème, il ne s'agit pas de jeux vidéo, et la construction du récit est moins délirante, ne jouant pas avec la confusion entre rêves, jeux et réalité. Toutefois, la forme chronologique du récit n'empêche ni un jeu avec les ellipses, puisqu'on passe joyeusement de la première réunion des T.A. à la vingt-troisième, puis à la quatre-vingt-septième, ni, dans une manière apparemment désinvolte qui rappelle celle de Sempé dans le *Petit Nicolas*, un joyeux tressage de toute

une série de fils : réflexions intimes de l'adolescente, observation du comportement de ses camarades de classe, descriptions de moments de sa vie de famille - plutôt fantasque - et de ses échanges avec son ami Ecclésias, résumé des épisodes non décrits, et j'en passe. Cette structure souple du récit permet à Agnès Desarthe de multiplier les points de vue avec légèreté, composant pour notre plus grand plaisir une collection savoureuse de personnalités et de situations. D'où une multitude de thèmes annexes, qui, plutôt qu'un catalogue, constituent le cadre complexe de cette interrogation sociétale qui ne se veut pas donneuse de leçon, comme l'indique la fin complètement ouverte où rien ou presque n'est résolu. Il est question ainsi de ce qu'on fait sur le téléphone, des stratégies pour s'en passer et de comment on pouvait faire avant, mais aussi de la comparaison avec d'autres addictions, des différentes formes d'intelligence, de la place particulière occupée par la deuxième année de secondaire, des difficultés de s'insérer quand on ne partage pas les codes, des catégorisations et préjugés hâtifs, de l'impact étrange des personnalités charismatiques, des relations amoureuses des jeunes comme des adultes, de la place du mensonge dans les relations humaines, du rapport des parents avec leur progéniture et en particulier de la problématique du contrôle... Car plus profondément, l'écrivaine interroge le reproche d'incontinence numérique adressé - d'abord par leurs parents - aux jeunes générations, alors que c'est par leur soin que ces dernières sont équipées en téléphones et autres objets connectés, aux prétextes avoués de facilité de communication et de sécurité, cachant difficilement un formidable désir de contrôle et de tranquillité parentale... L'autrice en profite également pour donner à voir ce que ces nouvelles pratiques font aux corps, avec pour antithèse le quotidien de Prudence, bien plus libre et mobile que ses camarades.

A côté de ses romans pour adultes et ses nombreuses traductions de l'anglais, Agnès Desarthe a plus d'une trentaine de récits pour la jeunesse à son actif et plusieurs récompenses, saluant la qualité et la fluidité de son écriture, son plaisir des mots contagieux, l'intelligence des propos servie par un bel équilibre entre récit et dialogues.

Ce très beau roman d'amitié en est une parfaite illustration.

Emmanuelle Moreau



**6. Retour à Tomioka, Laurent Galandon - Michaël Crouzat – Jungle, 19 €**

En amont de ce coup de cœur unanime de notre comité, il y a un projet de long métrage d'animation dont Laurent Galandon est le scénariste. Comme le lancement de ce type de réalisation prend beaucoup de temps (le film sortira au plus tôt vers la fin 2028), il embarque son ami storyboarder et animateur, Michaël Crouzat, dans la transformation du script en une B.D. Le résultat particulièrement abouti de cette collaboration a été salué partout, et récompensé par un Fauve d'or Jeunesse au festival d'Angoulême en 2025.

« J'aime les histoires inscrites dans la grande histoire, tout en gardant une dimension romanesque », déclare volontiers Laurent Galandon. C'est ainsi qu'après avoir conçu des histoires en lien avec la Shoah ou la guerre d'Algérie notamment, il se tourne vers la catastrophe de Fukushima, où, en mars 2011, un tsunami a entraîné une panne du système de refroidissement de la centrale et la fusion des cœurs de trois de ses réacteurs, donnant lieu à la dispersion dans l'air, l'eau et le sol, d'une quantité considérable de substances radioactives. C'est le quotidien des habitants de la zone contaminée et de sa périphérie, après la catastrophe, qui intéresse l'auteur. La vie de ces personnes rescapées, meurtries, déplacées. Pour alléger le ton de cette évocation réaliste soigneusement documentée, mais sans pour autant passer sous silence les dangers et conséquences sanitaires, psychologiques et environnementales de cet accident nucléaire, il choisit d'introduire dans le récit une dimension fantastique, sous la forme de deux créatures empruntées au fameux *Dictionnaire des yōkai*, bien connu des amoureux de la culture japonaise. Ces esprits plutôt bienveillants du folklore japonais, et qui n'apparaissent qu'à Osamu, guideront les deux enfants dans leur cavale. Bien que terrifiant, Hoshakai lui aussi, l'esprit très miyazakien des émanations radioactives imaginé par Galadon, les protégera à sa manière.

Le scénario final est fluide et bien construit, dans une tension croissante, la plus grande force du récit reposant sur le choix des personnages, principalement le duo sœur-frère, lieu puissant de croisement du réalisme et du rêve. Soudés dans le deuil, ils vivent ensemble mais ressentent différemment la peur et la perspective de l'arrachement à un territoire, une famille décimée, un passé, un ancrage. Les personnages plus secondaires permettent aux auteurs de pointer d'autres points de vue contemporains, comme l'empathie et la vision des différents professionnels et scientifiques intervenant dans les zones dangereuses. Au milieu d'eux, Natsuo, le gardien des animaux, est inspiré du bien réel Naoto Matsumura, qui s'est en effet occupé notamment des autruches rescapées d'un élevage local ! Le fiancé de Sanaé, lui, est rongé par l'angoisse de certains Japonais plus éloignés géographiquement, qui craignent encore une contamination par contact humain - cette même angoisse qui stigmatisa durablement les survivants d'Hiroshima et Nagasaki en leur temps.

Nourri de bande-dessinées, mangas et autres animations, l'auteur ne cache pas son admiration pour des artistes tels que Urazawa ou Miyazaki. Le dessinateur s'est glissé dans cet univers en y ajoutant un aspect plus personnel et classique à la fois. On lui doit un dessin clair, élégant et expressif, des cadrages ajustés, une attention à la vraisemblance des paysages citadins ou ruraux, tout comme aux postures des personnages, un séquençage subtil et dynamique du récit, recourant aux dominantes de couleurs.

Retour à Tomioka est une œuvre profondément humaine et accessible, mélancolique mais évitant le pathos, une interrogation sur les conséquences de la technologie développée par les humains, sur les liens entre le raisonnable, l'entêtement et la résilience, mais aussi une vraie aventure où l'on s'inquiète jusqu'au bout pour les personnages, où l'on redécouvre que même après une catastrophe, la vie résiste.

Emmanuelle Moreau



**7. Les grands méchants, Marie Desplechin - Elsa Oriol – Kaleidoscope, 17 €**

Treize grands méchants se confient à nous. Enfin, on leur donne la parole : ils nous expliquent le pourquoi du comment, jusqu'à nous faire douter... Que peut-on reprocher à Dracula, au fond ? Finalement, est-ce Alice ou la Reine de cœur qui est la plus insolente ? Peut-être avait-elle raison, la treizième fée, d'imposer cent ans de sommeil à la belle au bois dormant ? Et le joueur de flûte de Hamelin, a-t-il vraiment kidnappé les enfants du village ou les a-t-il plutôt sauvés ? Voilà une relecture très insolite des contes, qui pourrait même donner envie de se replonger dans les contes originaux !

Le livre est structuré par doubles-pages, une pour chaque grand méchant : à gauche, son témoignage et, à droite, en pleine page, son portrait, qui nous regarde bien en face...

Marie Desplechin réussit ici un exercice de haut vol qui mobilise – et incite à mobiliser – son empathie et rappelle la diversité des points de vue : dans chaque texte, on se met à la place du méchant, on l'écoute et on essaie de le comprendre. Ou comment apprendre l'art de la nuance...

Les textes sont d'une vraie théâtralité : écrits, à l'évidence, pour être lus à voix haute, ils sont d'une fluidité sans égal et d'une belle richesse linguistique.

Et si en plus Sophie Van der Linden signe l'avant-propos du livre... :)

Catherine Bourguignon



**8. Atelier cartes postales, Muriel Denis - Valérie Linder - L'Ail des ours - Graines d'ours, 10 €**

Voici une ode à un plaisir qui s'évanouit peu à peu du fait d'habitudes plus numériques : écrire et envoyer des cartes postales. Au fil des pages de ce joli livret, au format proche de celui d'une carte postale, les cartes postales se succèdent : l'une pour la grand-mère, l'autre pour la montagne, une pour l'océan, une autre encore pour le chat... Tantôt pour remercier, tantôt pour dire qu'on est ensemble par la pensée, tantôt pour se réjouir du prochain moment partagé, tantôt pour s'excuser et protéger, tantôt encore pour se remémorer un bon souvenir ensemble.

Les textes sont mis en forme de façon très poétique, certes, mais une poésie accessible, concrète, qui parle d'objets connus, de lieux et d'émotions familiers des enfants. La poésie se fait ici objet du quotidien. La délicatesse du texte est soutenue par des illustrations à l'aquarelle, très douces. Certaines pourraient former une carte postale à elles seules...

On doit ce joli objet à une petite maison d'édition française : les éditions Ail des ours, axée sur la poésie contemporaine. Valérie Linder, l'illustratrice, y dirige la collection « Graine d'ours », destinée à la jeunesse.

Catherine Bourguignon



**9. Avant que la nuit tombe**, Silvia Vecchini - Tom Vaillant – Traduction : Muriel Morelli (italien) - La joie de lire – hibou, 13,9 €

*Avant que la nuit tombe* est un roman beau et nécessaire.

Silvia Vecchini du bout de son écriture ouvre une brèche dans l'altérité. La vraie, celle d'un Autre et de son inquiétante étrangeté.

L'Autre, c'est un jeune garçon, Carlo, sourd et presque aveugle. Main agrippée à la main de la petite sœur, on entre dans son altérité. On avance comme on avance sur une terre sacrée (« *je crois que Dieu n'est pas seulement tout là-haut / je crois parfois que c'est Carlo* »), sur la pointe des pieds, cœur, yeux et oreilles grandes ouvertes, à l'affût des résonnances, des reflets, avec émerveillement, effroi quelque fois, on y parle la langue du lieu : celle de la poésie et de la métaphore.

*Avant que la nuit tombe* réussit le pari littéraire de transcrire la perception du monde dans sa multiplicité en jouant sur les variations de langues et ce, dès les premières pages du roman. Les premiers événements y sont racontés avec la vue (on entend l'appel du maître au chien par un mouvement de laisse), puis avec l'ouïe, et lentement par la voix de la petite sœur, l'auteure glisse en onomatopées et bruits vers les lettres sonores d'une machine à écrire mécanique qui explosent sur la feuille en images et émotions.

Le roman interroge l'écriture des différentes langues que manie la petite sœur, la langue des signes et la poésie toutes deux en affinité avec l'oralité, la langue de la voix des adultes, du monde, de la réalité institutionnelle avec laquelle « il faut faire », et puis celle de l'Amour comme la brèche vers un autre cœur. Et puis il y a la langue braille, celle du toucher, celle qui étouffe de silence et d'obscurité, comment la transcrire ?

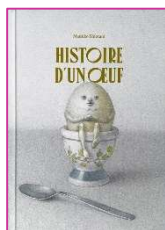
Le livre en tant qu'objet, participe au dévoilement du processus de mise en forme du monde par le langage. Des mots blancs sur noir sont autres que noirs sur blanc, un mot écrit des dizaines de fois devient sonore, des mots obliques en pente dessinent une possibilité de pont. Le mot se voit, la phrase s'entend, le monde prend forme.

L'auteure s'abstiendra de donner une voix à Carlo, quelle langue pourrait-elle lui prêter ? Et c'est là peut-être une des plus grandes qualités du livre : la personne handicapée n'est pas celle qui ouvre la brèche. Carlo vit dans son silence, tout simplement. Et toutes tout autour trouvent son entrée à l'instar de la petite sœur qui déploie un monde en caléidoscope. C'est au cœur de la nuit, qu'elle va apprivoiser le toucher, en effleurement « *les doigts silencieux et muets ont dit plein de choses (...) transmissions sans le son à forte intensité* ». Et à la suite, blanc sur noir, on lira de sublimes pages sur le sentiment amoureux. Autre grand lieu du mystère.

*Avant que la nuit tombe* n'est pas qu'un projet littéraire poétique et philosophique (et ce serait déjà très beau). L'auteure ne nous épargne ni les douleurs des opérations, ni les doutes, ni l'attente, ni l'incertitude, ni le rejet. Et surtout, Silvia Vecchini clôture son roman sur la figure de l'éducateur spécialisé, ange tombé du ciel, pas un miracle non, une compétence, un métier, un savoir qui s'apprend et se construit. Le projet pour maintenir le lien avec Carlo est de nommer le monde, lui donner du sens, un sens, une direction pour pouvoir y habiter et se déplacer. Donner une langue à Carlo (le braille, mais peu importe laquelle) pour dire.

Le handicap (et le lexique de malheur, d'isolement, d'exclusion qui l'accompagne) n'a rien d'une fatalité. Ce ne sont pas l'obscurité et le silence qui isolent mais la capitulation d'une société à regarder l'altérité dans les yeux. Ce très beau roman n'a peur ni des regards, ni du silence, ni de l'obscurité. Il invente, il cherche à vue. Il montre un monde où le handicap n'est plus nommé en anomalie, en erreur mais variation poétique.

Christine Horman



**10. Histoire d'un œuf**, Mamiko Shiotani – Traduction : Sophie Bescond (japonais) - la Partie, 14,9 €

C'est bien connu, un album nous parle dès sa couverture. Tout en haut en petits caractères, voici le nom de sa créatrice, une jeune artiste qui est née au Japon, qui y a fait ses études et qui, à présent, y travaille. Mamiko Shioani est l'auteur de nombreux livres. Mais comme *Histoire d'un œuf* n'est que le deuxième à être traduit en français - le premier avait pour titre *L'ami du grenier* - on a l'impression qu'on a affaire à une débutante, alors qu'elle est célèbre dans son pays.

Ici, son nom se fait discret sur le gris - ou plus exactement sur les gris - de l'image. Et l'on devine que Mamiko Shioani apprécie les techniques utilisant fusain et crayon. Mais *Histoire d'un œuf* n'est pas en noir et blanc. La couleur y est bien présente : du bleu, du jaune, du vert, dilués dans une sorte de brume. Ce qui contribue à installer une atmosphère de réalité décalée.

Et puis, il y a ce titre ! C'est étonnant ce que l'œuf est présent en littérature de jeunesse. Artistes et enfants lecteurs semblent fascinés par cet « objet » à la forme parfaite qui, quand il n'est pas porteur de vie, termine la sienne en omelette... ou, comme ici, dans un coquetier. C'est de ce siège improvisé que notre œuf s'apprête - très zen - à raconter son histoire, ignorant l'instrument d'une fin tragique que constitue la cuillère toute proche.

Le récit est basé sur une rencontre. (Retournez le livre le marshmallow est déjà là.) Mais dès les premiers mots - et ce n'est en rien une critique du travail de Sophie Bescond - on éprouve un sentiment d'étrangeté. On devine que les mots viennent d'ailleurs, d'une autre culture, que l'on se trouve effectivement devant une traduction. Il serait dommage de se laisser rebuter

par cette « étrangeté ». Comme il serait dommage de se laisser rebuter par l'idée que des histoires d'œufs et de marshmallows ne vont guère intéresser les « grands » de 5 Chouettes.

Au contraire, l'expérience mérite d'être tentée : si on écoute attentivement les échanges entre les deux comparses : le marshmallow, moelleux et mou et l'œuf, dur et fragile, on découvre des propos qui peuvent être qualifiés de philosophiques. Et si certaines des idées échangées provoquent des critiques et des discussions, c'est tant mieux. Il est en effet difficile, par exemple, d'entendre sans réagir que « pour que les noix ne se disputent plus entre elles, il faut qu'elles soient toutes pareilles ».

Maggie Rayet



**11. Le défi de Yaran, Estelle Faye - D'zart – Rageot, 5,1 €**

On peut voir Yaran comme un modèle de héros moderne : il ne se contente pas d'obéir aux normes sociales, mais cherche à penser par lui-même et à définir sa propre éthique face au monde. Le récit illustre la transformation du héros en devenant l'auteur de ses propres décisions — ce qui correspond à une lecture de la littérature jeunesse comme process d'émancipation cognitive et morale. La confrontation entre Yaran et la bête, puis le choix de fuir, symbolisent la remise en question de l'ordre établi au profit d'une éthique personnelle. Cela peut être analysé comme une rupture narrative par rapport aux codes classiques de l'épreuve initiatique. À

travers l'altérité, le roman propose une critique implicite des représentations essentialistes et encourage une lecture empathique de l'étranger. La concision du texte et la clarté narrative favorisent l'identification du lecteur à Yaran, facilitent l'entrée dans la fiction et intensifient l'impact indiscutable des questions morales soulevées.

En articulant les concepts de cheminement identitaire, éthique de la liberté, et représentation de l'autre, *Le défi de Yaran* se lit comme une œuvre d'apprentissage qui dépasse les simples codes de la fantasy jeunesse. Enfin les illustrations de la couverture sont très immersives et intrigantes. On observe Yaran prêt à se battre, en tenue traditionnelle dans un monde sombre et menaçant.

Marie-Sixtine Denis



**12. Jane face aux sirènes, Vera Brosgol – Traduction : Alice Delarbre (anglais/États-Unis) - Rue de Sèvres, 20 €**

Cette œuvre est une fascinante plongée dans le royaume des contes de fée. Plus particulièrement dans l'univers de la mer et ses créatures envoûtantes et effrayantes.

Vera Brosgol a un grand talent à concevoir le scénario. Elle s'inspire des techniques d'animation pour élaborer ses planches. À la lecture de cette œuvre, on assiste comme à un film d'animation.

L'autrice nous confie avoir été gavée de films Disney pendant son enfance.

Dans ce conte anti-Disney : Jane, une héroïne hors des canons de beauté.

Plusieurs thématiques sont abordées : la place de la femme dans la société patriarcale, pressions sociales, apparences physiques, manipulation, privations pour correspondre aux standards de beauté etc.

Vera Brosgol s'empare des codes des contes de fées et parvient à les subvertir, dans une histoire captivante, qui fait réfléchir.

L'autrice interroge en miroir, de nombreuses problématiques contemporaines, même si l'histoire se situe à une autre époque. Notre monde moderne, tout aussi obsédé par l'apparence. L'obsession d'entretenir beauté et jeunesse. « Et nous l'apprenons très jeunes, surtout les filles » dit l'autrice.

L'héroïne, parce qu'elle est une femme, est dépossédée par la loi, de ses biens à la mort des parents. Aucun héritier mâle. Le petit frère disparu dramatiquement.

La société la pousse au mariage pour avoir ses droits de succession.

Des stéréotypes remis en question.

Nous sommes, dans cette création, au cœur d'une quête initiatique palpitante.

Des monstres redoutables et des beautés trompeuses.

Le dessin est rond. La palette de couleurs varie selon l'environnement. Matière et jeux de lumières, effets d'ombres accompagnent la progression de l'histoire. À plats de couleurs franches.

Les personnages secondaires bien construits et nuancés.

L'autrice va à l'essentiel tout en créant son univers fantastique, peuplé de créatures redoutables.

Une aventure cinématographique époustouflante. Des émotions et des rebondissements.

La conclusion simple et touchante.

Vera Brosgol remercie tous ceux qui l'ont aidé à tirer ce livre, comme une baleine jusqu'au rivage.

Elle ajoute que les livres sont très exigeants et prennent un temps fou !

\* Au Verseau, *Un été d'enfer ; Laissez-moi tranquille.*

Aldina Ferreira



**13. Vent du Sud, Véronique Foz - Cécile Basecq - Voce Verso - Hissez Ho!, 14,5 €**

Une fillette quitte son pays avec ses parents et sa petite sœur, espérant trouver « dans un pays de gens riches et insoucians » une vie meilleure. Ils font leurs adieux à ceux qui restent et embarquent pour la traversée. Sur le bateau, ils affrontent toutes les facettes de la mer. Par chance, ils parviennent de l'autre côté et découvrent leur nouveau monde. Un monde qu'il leur faudra accorder avec le leur...

Ne boudons pas notre plaisir : ce petit roman s'ouvre sur un hommage aux pouvoirs du livre. Pour bien vivre sa traversée, Nita a en elle les souvenirs d'un « livre magique, un livre-surprise » : des histoires de bateau que son père lui racontait autrefois.

Le livre est conçu avec un grand soin graphique : du texte se détache parfois un mot ou une phrase en rouge et les dessins, crayonnés en noir et blanc, laissent chaque fois fuser un élément rouge (sauf une page où le rouge – la nuit terrifiante – domine tout). L'ensemble est très esthétique et il s'en dégage beaucoup de douceur. L'histoire n'en est pas moins réaliste : le bateau est tout petit et plein à craquer – au point que certains bagages restent à terre –, et, pendant la traversée, un homme tombe à la mer sans pouvoir être secouru.

Les illustrations décuplent encore la force de ce récit : le lecteur entre dans l'histoire par trois doubles-pages illustrées, sans texte, de même que l'histoire s'achève sur une double-page illustrée. L'image précède le texte, l'accompagne – voire prend véritablement le relais par moments – puis lui survit. En plus d'être traductrice et autrice de livres pour enfants, Véronique Foz est iconographe...

En bref, ce petit roman nous permet, de manière très esthétique, de parler des dangers que les migrants affrontent pour rejoindre l'Europe et de ce que peuvent représenter leurs premiers pas sur la rive tant espérée.

Les éditions Voce Verso ont la particularité de proposer, en plus de livres jeunesse, un « labo » : un espace d'accompagnement pour celles et ceux qui souhaitent écrire pour la jeunesse, quel que soit leur point de départ.

*Catherine Bourguignon*

\*Auteur.e.s, illustrateur.rice.s, traducteur.rice.s et maisons d'édition belges

Contact :

Ligue des familles – Equipe des projets littéraires

Responsable présélection : Hélène Désirant – 00 32 486 95 27 37

Contact livres : Aurore Bagno 0032 2 507 72 04

Tél : 00 32 2 507 72 11 (général) - Fax : 00 32 2 513 57 00

Avenue Emile de Béco, 109 – B-1050 Bruxelles – Belgique

Nouvelle adresse à partir du 1<sup>er</sup> avril 2025 : 6 chaussée de Boondaël – 1050 Ixelles

[prixversele@liguedesfamilles.be](mailto:prixversele@liguedesfamilles.be)

[www.liguedesfamilles.be](http://www.liguedesfamilles.be)

Avec le soutien de :

